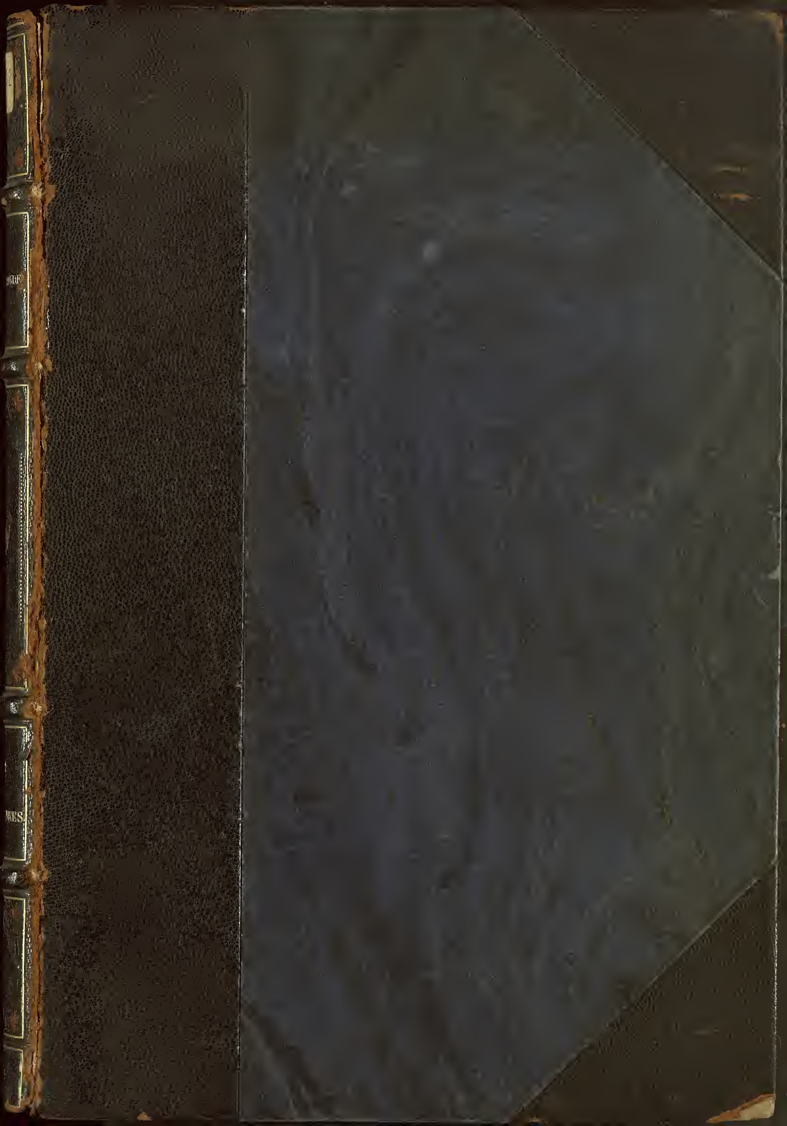
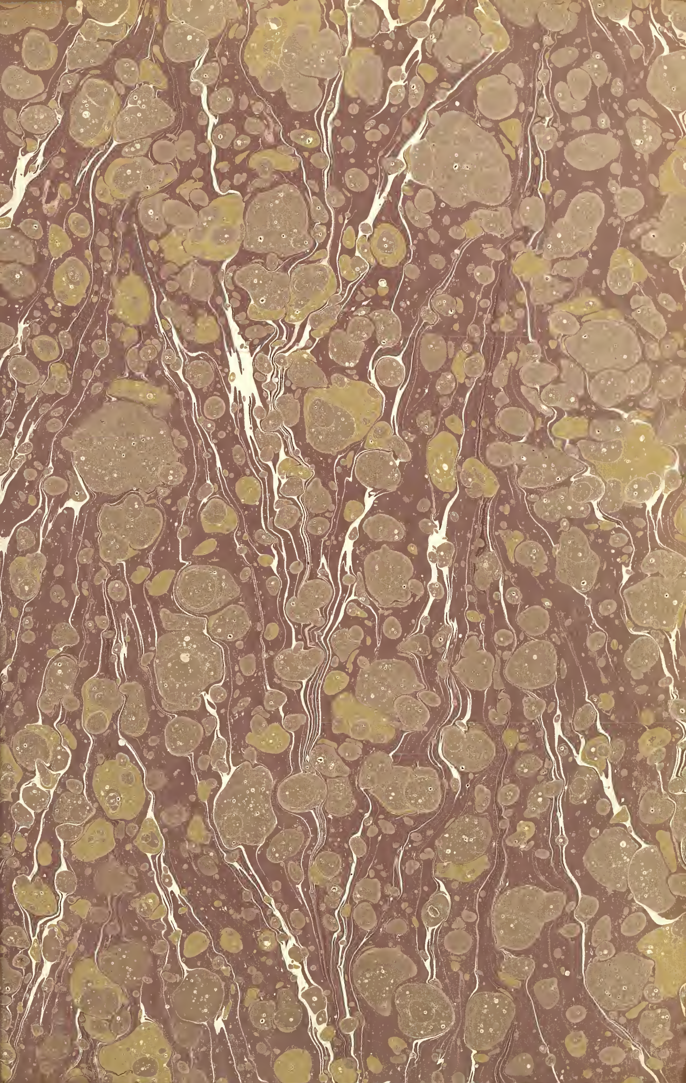






L.-G. TORAUDE

LES GALÉNIENNES

Préface du Docteur FRANÇOIS HELME





PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, rue de l'École-de-Médecine, 23

MDCCCCXIX

À mon ami et cher Confrère
Charles Henri Fialon
Souvenir d'amitié et de
Bonne Collaboration

Asnières Seine
L G Toraude
Pharmacien 23 Grande Rue

LES

GALÉNIENNES

PRINCIPAUX OUVRAGES DE L.-G. TORAUDE

ÉTUDE SCIENTIFIQUE, ANECDOTIQUE ET CRITIQUE SUR LES CADET (Claude CADET, CADET de SENNEVILLE, de LIMAY, de CHAMBINE, de FONTENAY, de VAUX et les CADET de GASSICOURT) (1695-1900). — 1 vol. in-8° orné de 13 gravures et de 4 tableaux généalogiques. (Paris, *Bull. des Sciences Pharmacologiques*, 1902).

ÉTUDE ANECDOTIQUE SUR CH. LOUIS CADET DE GASSICOURT, PAMPHLÉTAIRE. (Brochure in-8°, Paris 1904.)

ÉTUDE FANTAISISTE SUR LES ALMANACHS DU COLLÈGE DE PHARMACIE DE PARIS (1780-1810). (Brochure in-8°, Paris, *Rousset*, éditeur, 1904.)

ÉTUDE HISTORIQUE, ANECDOTIQUE ET CRITIQUE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE J.-F. DEMACHY, maître apothicaire de Paris, démonstrateur au Collège de Pharmacie de Paris et Censeur Royal (1728-1803), suivie de ses **HISTOIRES ET CONTES.** — 1 fort vol. in-4° de 700 pages, édition ornée de 3 portraits et de 2 autographes, têtes de livre et culs-de-lampe du XVIII° siècle, 6 grands hors-texte et 55 dessins originaux de Georges GRELLET. (Paris, *Charles Carrington*, éditeur, 1907.)

Notices et travaux divers sur *l'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie* : **LA PHARMACIE EN LORRAINE, LA BOULE D'ACIER DE NANCY** (1909), etc. — **LA PHARMACIE DEVANT LA SCIENCE** (1911). — **ZACHARIE ROUSSIN** (1918), **PARMENTIER** (1919), etc., etc.

LÉGISLATION DES SUBSTANCES VÉNÉNEUSES (*Loi* du 12 juillet; *Décret* du 14 septembre 1916). En collaboration avec M° Paul BOGELOT, avocat à la Cour d'Appel de Paris. — 1 vol. grand in-12 de 212 pages. (Paris, *Librairie du Droit Usuel*, 1917.)

LES GALÉNIENNES, Fantaisies rimées en marge du "Codex", suivies de quelques autres poèmes. Préface du Docteur François HELME. — 1 vol. grand in-8° jésus, contenant 16 hors-texte, 70 illustrations dans le texte et une composition musicale. (Paris, *Vigot Frères*, éditeurs 1919.)

VOYAGE AUTOUR DE MON BERCEAU. — 1 vol. illustré, (*Joanin et Cie*, éditeurs, Paris 1903.) (*Edition épuisée.*)

CHANSONS, QUE TOUT CELA ! Poèmes mis en musique par F. CHASSAIGNE. — 1 vol. grand format in-4° (avec accompagnement de piano). (*Joanin et Cie*, éditeurs, Paris 1904.)

CONTE D'UN FILEUR DE VERRE. Roman édité chez JUVEN, Paris 1909 (*édition épuisée*), publié dans le journal *la Liberté* (mars et avril 1910), sous le titre de **Stéphane ROSE, FILEUR DE VERRE,** et mis en vente, à nouveau, en édition illustrée, par la *Librairie Ambert*, 47, rue de Berri, Paris (1919.)

Théâtre : LE GANT, un acte en prose, (Paris *Devambez*, 1899); **RÉPÉTITION GENÉRALE A PETERHOF-PALACE,** revue en un acte, en vers (Paris, 1900); **L'ÉQUILIBRE,** un acte en prose, (Paris 1914), etc.

L.-G. TORAUDE

LES GALÉNIENNES

FANTAISIES RIMÉES EN MARGE DU CODEX

SUIVIES DE QUELQUES AUTRES POÈMES

Préface du Docteur François Helme

70 ILLUSTRATIONS

de A. BONAMY, ANTONIO GALBEZ (VIERGE), GEORGES GRELLET, E.-H. GUITARD, MARGUERITE GEIGER-RIOLET, C. HÉROUARD, LUC D'HOSTEL, AD. LA LIRE, LÉON LEBÈGUE, A. MILAIRE ET RAPÊNO.

16 HORS-TEXTE EN COULEURS

de A. BONAMY, MARGUERITE GEIGER-RIOLET, L. GRIMBERT, C. HÉROUARD, AD. LA LIRE et LÉON LEBÈGUE.

1 COMPOSITION MUSICALE

de FRANÇOIS BOURIELLO.



PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, rue de l'École de Médecine, 23

MDCCCCXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

10 EXEMPLAIRES SUR JAPON (BARJON),

40 EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE,

ET

1200 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE.

PRÉFACE

Les préfaces ont ceci de commun avec les discours éclos dans la chaleur communicative des banquets, qu'en général leurs auteurs commencent par s'excuser, plus ou moins plaisamment, de leur embarras. Rompant avec la coutume, je tiens à déclarer, moi, que je ne suis nullement gêné pour parler de mon cher TORAUDE *et de son œuvre délicieuse, car s'il en eût été autrement je n'aurais eu qu'à me tenir tranquille, n'est-ce pas?*

Oui, je veux proclamer d'abord qu'il m'est très doux de présenter les Galéniennes *au public. En écrivant sur un livre où un pharmacien distingué célèbre en vers la Pharmacie, je me revois petit enfant dans l'officine d'un vieux parent, praticien de la bonne lignée, et qui fut, je crois bien, mon premier ami. Sur ses rayons s'alignaient, tels des soldats à la parade, les plus précieux bocaux anciens qui furent jamais, les uns élégants et sveltes dans leur taille pincée, les autres majestueux avec leurs ventres rebondis, mais tous admirables. A la devanture, les grands flacons de cristal, vert, orangé, jaune, et où se jouaient capricieusement les rayons du soleil;*

ERRATUM

Page XVII (Préface).

Lisez : *abhorrée* au lieu de *aborrhée.*

au-dessus du comptoir, un Galien — en marbre, s'il vous plaît! — et qui laissait tomber de son socle en vieux chêne cet aphorisme péremptoire : Hic natura dolens salutem reperit. « *Ici, la nature qui souffre trouve le salut.* »

*J'ai su, depuis, que les bocaux, que je croyais remplis de drogues miraculeuses, n'étaient que les vaines reliques d'un lointain passé, que la thériaque, aussi bien que l'onguent d'*occicroceum *ou la pommade aux têtes de vipères, n'étaient que substance morte pour nous autres modernes. J'ai su encore que les bocaux de cristal où nous aimions à mirer nos jeunes visages, ne renfermaient que des solutions de cuivre ou de bichromate sans grand intérêt. Mais l'impression des premières années est si vivace, j'ai tant aimé l'officine de mon enfance, que pour toujours les pharmaciens me sont devenus amis et qu'en dépit de l'âge je suis fidèlement resté des leurs.*

*En tout cas, c'est mon parent, lauréat de l'A*cadémie de Médecine de Paris, *ne vous en déplaise, et aussi modeste que savant, qui m'apprit ce qu'il fallait entendre par pharmacie galénique, c'est-à-dire celle qui traite des opérations et des formes médicamenteuses dont le principe n'est pas défini. Connaissant un peu mon sujet, j'ai donc quelque qualité pour en parler, mais mon principal titre, — ai-je besoin de l'écrire? — n'est autre que l'amitié, la vieille amitié qui me lie à mon cher* TORAUDE.

*
* *

A la vérité, lorsqu'il m'apporta son livre magnifique, je me demandai un instant si je pourrais jamais louer assez dignement ses beaux vers. La langue des dieux ne m'est point familière; la prose, la lourde prose, voilà mon outil. Parviendrais-je à voler sur les cimes où la Poésie aime à planer? Mais ayant lu les Galéniennes, *je vis aussitôt s'évanouir toutes mes craintes. Si la Poésie, épanouissement splendide de la pensée, est faite pour élever l'homme au-dessus de lui-même et lui ouvrir sans cesse de plus grands horizons, elle est assez souple aussi pour chanter les occupations familières des mortels.*

La vie n'est pas tout le temps la bataille héroïque, avec ses grands gestes; toutes nos tâches ont leur poésie et ceux-là seuls savent le comprendre, qui aiment leur profession. Oui, à côté des dieux ailés qui tiennent la foudre dans leur dextre, il y a les demi-dieux domestiques, plaisants, ceux-là, et spirituels, et légers. C'est à ces démiurges surtout que mon délicat poète a dressé des autels en ses Galéniennes. *Ni l'imagination créatrice, ni la mesure, fille de la Raison, ne lui ont manqué. Et c'est pourquoi son œuvre, bonne et belle, sera goûtée par tous, profanes aussi bien que praticiens.*

Nul n'était mieux placé pour la réaliser. Chi-

miste de talent, galéniste incomparable, confrère délicieux, mon ami adore son art, et, par réciprocité rare, ses amis l'adorent aussi, car d'instinct ils sentent en lui l'altruisme et apprécient sa soif de dévouement. Ce sont là, au surplus, les moindres de ses dons. Mon auteur chérit son foyer encore, et je n'en veux retenir pour preuve que le Voyage autour de mon berceau, *œuvre charmante tout ensoleillée des premiers babils de son enfant aimée.*

S'il cultive Thalie enfin, Muse de la Poésie, ce n'est point au détriment de Clio, Muse de l'Histoire. N'est-ce pas à lui qu'on doit les belles études historiques sur les Cadet de Gassicourt, *pharmaciens de nos rois et du grand Empereur? Sur* Demachy, *maître apothicaire parisien, démonstrateur au Collège de pharmacie? Sur* Moïse Charas, *apothicaire du* XVIIe *siècle, sur* Bernard Courtois *qui découvrit l'iode, sur* Parmentier, *dont les Allemands, à Montdidier, ont hier détruit la statue, et sur le pauvre grand* Zacharie Roussin, *inventeur des couleurs d'aniline? Mais que dire du* Conte d'un fileur de verre, *où l'auteur a mis le meilleur de lui-même*[1] *?*

Somme toute, je vous présente un pharmacien à la fois historien, philosophe, poète, et même juriste à ses heures, ainsi qu'en témoigne sa Législation

---

1. Voir en tête de ce volume les références bibliographiques sur les ouvrages cités. La librairie Ambert, 47, rue de Berri, à Paris, vient de donner une nouvelle édition illustrée de ce délicieux *Conte d'un fileur de verre.*

des substances vénéneuses[1]. *Pour embellir sa vie et charmer les loisirs de ses confrères et de ses amis, il écrit et il chante. Mais, ô miracle! ces délassements ne lui font jamais oublier sa tâche; il l'aime par-dessus tout, ce que tant de modernes ont désappris à faire; bref, il est « l'honneste homme », comme l'aimaient nos pères; aussi ne vous étonnerez-vous pas si je me suis attardé pour lui dans les jardins fleuris de la louange.*

* * *

Cette louange rejaillit naturellement sur les Galéniennes, *sans quoi je n'eusse point accepté la faveur d'en parler. Néanmoins, inflexible, et telle la Critique même, je veux pour débuter faire une petite querelle à mon auteur :* Amicus Plato sed magis amica veritas.

Comme s'il craignait d'être pris trop au sérieux, mon ami s'excuse d'abord de célébrer en vers la Pharmacie qu'il aime tant. Et pourquoi donc, si les vers sont bons? Et ils le sont. La grande ombre de Molière et la silhouette immortelle de M. Purgon, armé de son clystère, eurent-elles jamais rien de commun avec la Médecine et sa fidèle collaboratrice à travers les âges, la Pharmacie galénique?

Admirez ici notre malchance à tous, médecins et pharmaciens : parce que le plus formidable

1. Ouvrage écrit en collaboration avec son ami, Me Paul Bogelot, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

railleur de tous les temps s'est complu à ridiculiser les praticiens de son époque, personne n'osa jamais s'élever contre cette injustice. De génération en génération, chacun a courbé la tête et accepté la bastonnade, ni plus ni moins que les plaisants héros du grand comique. Eh bien, moi, je me révolte et je proteste. Oui, les médecins du grand Roi Louis Quatorzième ont purgé à outrance ; oui, les apothicaires ont clystérisé sans jamais se lasser ; mais, je vous le demande, était-il médication mieux adaptée au tempérament de ces goinfres que furent nos aïeux, ravagés par l'indigestion et l'embarras gastrique ?

Quant aux vocables et aux conceptions sur la liaison des symptômes, — un mal en amenant un autre, — est-il rien de plus logique ? Nous, les malins, devant qui Molière lui-même lèverait son chapeau, avons-nous trouvé mieux que nos pères ? Quand Diafoirus menace le malade imaginaire de tomber de la bradypepsie dans la dyspepsie, de la dyspepsie dans l'apepsie, de l'apepsie dans la lienterie, de la lienterie dans la dysenterie, de la dysenterie dans l'hydropisie et de l'hydropisie dans la mort, Molière, qui connaissait admirablement notre art, n'a pas fait autre chose que de résumer comiquement un chapitre de pathologie, que nous pourrions encore approuver des deux mains : le bradypepsique mange lentement, faute de dents ; ses aliments étant insuffisamment mastiqués, irritent l'estomac, d'où la dyspepsie. Mais

la cavité gastrique, troublée dans son fonctionnement, voit se *ralentir l'activité de ses sécrétions, d'où l'apepsie. Le chyme n'étant plus suffisamment homogène, par insuffisance stomacale, l'intestin en subit le contre-coup immédiat, et c'est la lienterie. Les substances mal digérées, ainsi véhiculées par ledit intestin, enflamment sa muqueuse, font contracter les muscles intestinaux, d'où la dysenterie, évacuatrice de poisons. Il en reste malheureusement toujours assez dans l'organisme pour endommager les reins, qui ne parviennent plus à éliminer les chlorures, d'où l'hydropisie par rétention chlorurée, et finalement la mort. Tout cela ne se tient-il pas admirablement et nos ancêtres médecins ou pharmaciens étaient-ils décidément aussi sots que Molière les a faits?*

*
* *

Au surplus, ce XVIIe *siècle, — le siècle de* Harvey *et de* Sydenham, — *n'a-t-il pas fourni sa part au soulagement des humains? Quant à la Pharmacie, pour ne parler que d'elle, n'a-t-elle pas laissé, dans l'histoire de l'esprit humain, le plus fécond des sillons? Supprimez Duhamel, supprimez Hellot, supprimez Rouelle, le maître de Lavoisier, supprimez Scheele, Baumé, Proust, Parmentier, Vauquelin, Pelletier, Braconnet, le père de la chimie organique, et Gérard, et vous me direz ce qui restera des inventions modernes dont nous*

sommes si fiers. Pensez-vous que des pharmaciens comme ceux-là, honneur de leur profession, bons serviteurs de l'Humanité, n'ont pas légué à la Pharmacie un assez noble patrimoine de gloire pour que leurs descendants et leurs disciples reconnaissants puissent railler à leur tour les railleries de Molière, avec ses purgations et ses clystères?

Pour toutes ces raisons, j'estime que mon cher TORAUDE, *gêné par la légende de M. Purgon, s'est fait trop modeste en plaçant son livre sous le vocable de Dante. Certes, la* Divine Comédie *dénote bien une certaine connaissance des sciences naturelles; bien plus, au début de son Chant surhumain, le poète note-t-il avec mélancolie qu'il a quitté sur le tard,* nel mezzo camin'della vita, *ses occupations antérieures. Je n'oublie pas non plus que le nom de Dante figure au registre des apothicaires florentins; de là à en faire un pharmacien, c'est peut-être une licence poétique aimable mais qu'on peut contester au point de vue de la réalité. Pour ma part, je ne crois pas que nous ayons le moins du monde à nous placer sous le vocable de personne; nos professions, la Médecine et la Pharmacie, sont assez riches de gloire, elles comptent assez de saints, pour que nous n'ayons pas besoin d'aller chercher au dehors un Patron, fût-il le plus grand des Poètes. Et cette réserve faite, j'arrive au cœur même des* Galéniennes.

* * *

Pour parler d'abord de la forme, je dirai que les rythmes des poèmes de mon ami changent tour à tour, comme un paysage coquet et pittoresque. Tantôt L.-G. TORAUDE se sert de l'alexandrin, — « la pince d'or des poètes », disait Stendhal, — et tantôt du vers de huit pieds. Parfois aussi c'est le vers de six pieds, ce petit coquin léger qui glisse comme un pied de femme sur un tapis de velours ; mais toujours le chant se poursuit, cadencé, harmonieux, plein de grâce.

Le procédé de l'auteur est simple : réveillé la nuit pour une besogne insignifiante et dérangé dans son sommeil, il aurait pu, tout comme un autre, se mettre en colère et morigéner le fâcheux. Lui, il fait une Galénienne, *— j'allais dire une galéjade, — de sa mésaventure. Une autre fois, il délivre sur ordonnance, à une brave femme, des fleurs pectorales et lui en explique, comme il sied, l'utilité et l'usage. Mais tout à coup, les fleurs s'animent, l'imagination s'envole, et voilà le* Ballet des Fleurs. *Il n'est aucun de ses gestes, aucune de ses potions qui ne soient prétexte à quelque chant nouveau et imprévu.*

Même, si je le voulais, il me serait aisé de montrer que les Galéniennes, *sous leur forme légère, ne sont autre chose qu'un* Traité de Pharmacie galénique *et qui, de préférence aux livres rébarbatifs, devrait être mis dans les mains de tous les*

apprentis, grâce à quoi ils aborderaient au moins leur art par un chemin séduisant et fleuri. Et surtout ne criez pas au paradoxe. Savant avec mon livre, je vais vous faire ma preuve en musardant sans plus tarder à travers les poèmes de mon ami.

*
* *

Et d'abord, la Dédicace invocatoire à feu Dante. *J'ai dit ce que j'en pensais. Aussi bien le poète florentin ne figure-t-il ici que pour opposer un passé plein de gloire à un présent lourd de mesquineries et de déceptions.*

Oui, ces temps-là sont bien passés,
Ils sont engloutis, effacés !
Le symbole est détruit, et disparu le charme...
. . . .
Aujourd'hui, ...
. . . .
Notre métier n'est plus un sacré ministère,
C'est un métier,
Rien qu'un métier,
— Fichu métier !

Il a du bon, cependant, puisqu'il permet çà et là des envolées vers le rêve et laisse place à l'aimable ironie.

Mais voici la Potion :

Élégante, svelte et coquette,
Pimpante sous son étiquette,
Joli chapeau sur le bouchon.....

Dont l'élégant « Julep gommeux » est seul

capable, s'il est confectionné secundum artem, *de masquer les amertumes de nos drogues. Suit un salut à la « Potion Chopart », du nom de ce thérapeute qui mourut subitement de male mort pour avoir trop parlé de la politique et du trépas de Louis XVII, un soir d'été, en prenant le frais sur sa porte avec son cher ami, le chirurgien Dessault.*

La « Potion de Rivière », prompte à apaiser la tempête des nausées, méritait, elle aussi, une mention au passage. Elle ne guérit pas toujours, hélas! mais du moins aide-t-elle à passer le temps. On prend d'abord le flacon n° 1, puis on va au n° 2 ; et si l'orage continue, on recommence. C'est une recommandation superflue avec la « Potion de Todd ». On en abusait jadis, et maintenant on n'en use plus assez : Sic transit gloria mundi!

Il en est de même pour la « Décoction blanche de Sydenham », le type le plus parfait des préparations galéniques que le temps a tuées. Les nouveaux Codex ont tellement transformé la recette léguée par Sydenham, que s'il revenait sur cette terre il ne reconnaîtrait plus son enfant.

Toutes ces médications s'administrent per os *avec la cuiller à bouche. Cuiller à bouche! Qu'est-ce à dire?*

Toutes les cuillers sont à bouche,
Ou je suis fou!
Si ce n'est pour mettre en la bouche,
C'est pour mettre où?
— ...?... —

Il y avait là un idiotisme de la langue à expliquer. On a bien essayé de lui substituer « cuiller à soupe », qui au moins signifie quelque chose, mais rien ne prévaut contre l'usage : la « cuiller à bouche » a survécu à toutes nos évolutions et même à nos nombreuses révolutions. Ne cherchons pas à comprendre ; enregistrons simplement et arrivons à « l'Odyssée des mortiers », une des plus charmantes Galéniennes *qui soient. Et cela se comprend :*

Grandi près des mortiers j'en connais les contours,

proclame notre ami dans un alexandrin où est enclose une bonne part de sa vie. Les mortiers sont faits de bois, de marbre ou de métal. Voici le mortier de bronze où l'apprenti a pilé :

Le quassia qui l'altérait
Et l'horrible valériane
Dont la puanteur l'ecœurait...

Pour la valériane, nous sommes d'accord. Rien de plus nauséabond en même temps que de plus utile pour l'apaisement des nerfs. J'ai néanmoins connu un praticien d'autrefois, à l'âme subtile autant qu'irascible, et qui avait trouvé le moyen d'asservir la valériane à son esprit de vengeance. Cet homme coléreux ne pouvait sentir les parents de sa femme, qui, eux, ne pouvaient sentir la valériane. Notre homme était-il contraint de recevoir la race détestée, aussitôt chacun dans l'officine

était requis pour piler à tour de bras la drogue mal odorante. Les vapeurs empestaient la pharmacie d'abord, puis elles gagnaient la salle à manger contiguë, et un peu plus loin, la cuisine. Elles entraient dans les casseroles, elles s'étalaient sur les assiettes, elles remplissaient les verres. Je ne sais si les nerfs de la famille subissaient l'influence du médicament, mais ce qui est certain, c'est que le repas devenait immangeable. Vous devinez sans peine la fin de cette histoire, où la morale supérieure n'a peut-être pas trouvé son compte : dégoûtés par la valériane et ses âcres senteurs, les beaux-parents ne revinrent plus chez l'astucieux pharmacien, ainsi délivré à jamais de la gent aborrhée.

Les mortiers de fer, aux voix sonores, sont encore employés, mais moins que ceux de marbre, où se confectionnent la plupart des pommades.

De tous ces bons compagnons de sa vie, L.-G. TORAUDE, *parle avec amour :*

Ma jeunesse s'est dépensée
A pilonner durant d'interminables jours...

Ne le plaignons pas. Il vaut mieux pilonner toute une vie, même l'horrible valériane, que d'être « pilonné » pendant quelques heures. Nos Poilus en savent quelque chose! Et puis, n'est-ce pas en pilonnant qu'on rêve le mieux et qu'on devient poète ?

Mais voici « le Suppositoire » (fable). Là, nous

sommes sur la corde raide de la gauloiserie. Rassurez-vous, la pièce n'a rien qui puisse choquer. Tout au plus, et puisqu'il s'agit de galénisme, reprocherai-je au vieux potard, héros de l'aventure, d'avoir mêlé la cire au beurre de cacao. Je sais bien que, par les chaleurs de l'été, il est difficile de ne point marier la cire avec le beurre pour restituer à ce dernier la tenue qui lui manque. Il n'empêche que si le praticien a la main trop lourde, le suppositoire se muera en corps étranger, que l'intestin ne le pourra fondre, et qu'il sera, sans effet calmant, expulsé comme un hôte incommode. N'insistons pas.

* * *

Avec le Ballet en deux actes « les Fleurs », nous remontons vers les cimes où babille la Muse consolatrice des mortels. Je n'ai nulle peine à expliquer comment elle a visité notre ami : toute la journée sans doute, il avait puisé, dans les bocaux, simples après simples, pour les gens simples, et cela valait bien une compensation. La Muse la lui fournit, complète, absolue. Il faut être un vrai poète pour entendre dans une officine les sifflotis moqueurs de Pan, pour voir apparaître Eros, dieu des divins mystères, au milieu des bocaux pharmaceutiques, ce pendant que le Soleil, venu par ordre de l'Amour, illuminera la scène où vont surgir les Fleurs, défilant en cadence

au rythme des vers harmonieux et des molles musiques.

Quoi qu'il en soit, voici le gros Dahlia, voici la sournoise Pâquerette, — un peu, beaucoup, passionnément, — et dont les pétales effeuillés ont tant de fois servi d'amorce aux doux pièges d'amour. Je ne puis vous citer toutes, ballerines charmantes, car je ne suis point poète. Mon ami vous fait d'ailleurs évoluer avec tant de bonheur que je n'ai pas à m'en mêler. Paraissez, Camélia hautain! Après vous viendra le Pin, — ce conifère, — puis la Rose, moderne reine de la mode, et qui, seule, survit dans nos démocraties à tant de royautés flétries!

Oh! le ravissant Ballet, et si bien ordonné! Chaque fleur, en deux mots, révèle les vertus qui lui sont propres et modestement en évoque les bienfaits, pour disparaître dans la coulisse et faire place gentiment à sa rivale. Il faut noter ici que toutes ces évolutions s'accomplissent sous l'œil sévère des orties, montant la garde avec leurs sabres. Ah! mais!

Combien je vous préfère, ache, asperge, fenouil, persil, petit houx! Vous ouvrez le bal et cela va de soi, puisque vous êtes apéritives, vous dont les cinq racines font la joie de nos estomacs! Donc, dansez votre pas, puis laissez entrer les Quatre-Fleurs pectorales, qui en réalité sont sept, à savoir : la mauve, la guimauve, le tussilage ou pas-d'âne, le bouillon-blanc, le coquelicot, le pied-

de-chat et les violettes bleues. Et si j'osais mêler un grain de pessimisme humain aux évolutions de nos fleurs, je pourrais remarquer à quel point l'esprit des hommes se complaît dans l'erreur et dans la routine : ou bien un copiste distrait, se trompant dans son calcul, écrivit 4 au lieu de 7; ou bien, au cours des âges, trois fleurs s'ajoutèrent aux quatre premières, sans que jamais on songeat à faire état des dernières venues. Ah! que le train du monde est lent, malgré les apparences du progrès!

Mais revenons à notre Ballet, où le quinquina qui a la tète près du bonnet, — excusez le calembour, il est de mon ami, — fait assez bonne figure. Pauvre quinquina! il a beau se trémousser, rien n'a pu enrayer sa décadence. Le regretté maître Bouchard ayant déclaré certain jour qu'il fatiguait l'estomac, aucun médecin ne l'a plus jamais ordonné. La malheureuse drogue rebutée n'avait plus qu'une chose à faire : passer du comptoir pharmaceutique au comptoir du marchand de vin. Grandeur et décadence!

Mais je n'ai encore rien dit. Il me faudrait vous montrer le « Comte du Séné dansant avec la Rhubarbe portant des pompons de joubarbe », et Badiane, Capillaire, Moutarde, Lin et Sabine se trémoussant à l'envi, ce pendant que cette chattemitte de Jacinthe aguiche la Fleur d'oranger, pour la plus grande joie du Riz qui rigole, — naturellement.

Mon auteur me permettra, à propos de ce Ballet, de signaler un oubli : il n'a point distribué de rôles aux quatre fleurs cordiales, qui sont Bourrache, Rose, Buglosse et Violette. Ces aïeules méritaient mieux, puisqu'elles figuraient dans le Dianthos sthénique nervin et toni-cardiaque de Nicolas de Salerne, galéniste vénérable autant qu'ingénieux.

Paulo majora canamus! *Voici d'autres notes plus graves. Ce sont* les Eaux, *maintenant, que célèbre le poète. M*[me] *Segond-Weber a bien voulu prêter à cette pièce, — pièce d'eaux, si j'ose dire, — l'accompagnement de sa belle voix sonore et de son grand talent. Rien de plus heureux, car le poème, admirablement écrit, est des mieux venus ; même je lui donnerais volontiers la palme dans ces* Galéniennes *où tout est à louer :*

Les Eaux vivent. -- Leur vie est pleine de surprises.
S'échappant à grand bruit des rochers entr'ouverts,
Elles vont, sous le souffle impérieux des brises,
Traversant les hameaux, les cités, l'univers...

Les Eaux dorment. — L'étang s'alanguit et sommeille,
Le lac reste muet sous le ciel éclatant;
Si le zéphyr rôdeur les trouble et les éveille,
Ce n'est qu'un court frisson qui s'apaise à l'instant.

Les Eaux chantent... les Eaux meurent... les Eaux savent aussi se moquer... elles savent aimer... elles savent se taire... J'ajouterais, si j'étais le moins du monde poète, qu'elles seules, dans la nature dite inanimée, ont le privilège du mouve-

ment. Et c'est pourquoi un paysage embelli par des eaux vives n'est jamais ennuyeux. Si mon savant ami l'eût voulu, il eût encore parlé des Eaux sans lesquelles nous ne pourrions pas vivre. L'eau unit et sépare les tissus; bonne collaboratrice, elle prête aux cellules tantôt son hydrogène et tantôt son oxygène. Enfin, l'eau, véritable Maître-Jacques de l'organisme, pourvoit à toutes les besognes, faisant une analyse ici, une synthèse là, dissociant, groupant, se transformant. Ah! la brave ouvrière, et comme le poète a bien fait de la chanter! Il ne pouvait, évidemment, omettre les Eaux minérales, celle-ci purgative, celle-là fondante, cette autre adoucissante. L'eau de Glauber, Providence des hépatiques, est le plus admirable médicament; elle a place dans nos vers, et de même l'eau sédative. Mais en est-il une qui te surpasse, eau distillée, Reine des Reines? Aussi, quand il parle d'elle, le poète escalade-t-il les plus hauts sommets. N'ayez crainte toutefois, il va en descendre, avec son habituelle bonne humeur, et la pièce se termine par des versiculets renouvelés de Molière et qui ont peut-être fait sourire, par delà les tombeaux, sa grande ombre :

. . . .

Aqua cœli!
Aqua terræ!
Aqua tecti
Et cisternæ!
Urbis aqua
Non gratuita!

Mais je n'en finirais pas s'il me fallait commenter chacun de ces poèmes, tour à tour charmants, ironiques, graves, débordant de sentiment, et qui font vibrer toutes les cordes de la Lyre comme elles font vibrer toutes nos âmes. L'avouerai-je en terminant? Après avoir lu pour la première fois les Galéniennes, *j'admirai d'abord le beau talent de mon ami; puis, et ce fut ma grande joie, j'y découvris surtout la preuve de la tendresse enclose en son cœur toujours jeune. Jamais alors je ne sentis mieux le prix de son affection.*

Puissé-je ne point l'avoir trahie au cours de ces lignes, où du moins j'ai voulu marquer l'ardeur de mon fidèle attachement : fraternel et reconnaissant hommage au poète à qui je dois d'avoir connu toute la poésie de l'Amitié.

Docteur FRANÇOIS HELME.

AVANT-PROPOS

Cuique suum.

Au Lecteur,

Le parfum des fleurs, dont mon éminent et très cher ami, le Dr François Helme, a jonché, en mon honneur, le seuil de ce volume, ne m'a pas grisé au point de méconnaître l'insuffisance de mon talent poétique. Je sais combien les rimes libres et funambulesques que j'offre à votre curiosité sont capricieuses et fantaisistes. Ecrites « en marge du *Codex* », elles vous paraîtront même irrévérencieuses vis-à-vis d'un aussi docte et sévère Ouvrage. Elles eussent sans doute gagné votre estime si je leur avais su donner une forme savante et digne, mais ma prétention était beaucoup plus simple. En les lisant, — si vous les lisez, — vous n'y trouverez qu'un aimable passe-temps ; je n'ai pas voulu davantage.

L'Art poétique nous enseigne l'accouplement des rimes. J'ai eu la témérité de passer outre. Aux éclats masculins je n'ai pas opposé, suivant les règles, la splendeur des magnificences féminines. J'ai rimé tout de go. Tantôt c'est un essaim de terminaisons masculines qui vole en rangs serrés ; tantôt les féminines se succèdent

sans l'appui légitime d'un masculin obligatoire. Le vers a quatre pieds ici, il en a six un peu plus loin, à moins qu'il se contente de n'en compter que deux ou trois. Tout cela n'a aucune importance. J'ai laissé libre cours à ma fantaisie. Daignez, à titre de réciprocité, donner libre cours à votre indulgence.

* * *

Mais accordez-moi, je vous prie, votre bienveillante attention et applaudissez sans compter, comme je le fais moi-même, aux superbes exploits des illustrateurs qui ont orné cet ouvrage.

Déjà, la couverture présente à vos regards une délicieuse aquarellle, reproduisant un des plus jolis spécimens de la collection de vases anciens réunie dans le Musée de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux de Paris. Cette aquarelle est signée des initiales d'un des maîtres les plus aimés de l'Ecole Supérieure de Pharmacie, membre de l'Académie de Médecine, le Professeur Léon Grimbert. Ce grand chimiste est un grand artiste. L'art et la science ne sont point les frères ennemis qu'un vain peuple pense. L'histoire de la Chimie d'un J.-B. Dumas et d'un Berthelot sont des chefs-d'œuvre de style. Les écrits d'un Claude Bernard et d'un Pasteur sont des modèles de grandeur et de noble simplicité. En m'accordant l'honneur inappréciable de collaborer à mes côtés, le Professeur Léon Grimbert a ajouté un nouvel exemple à ces exemples fameux. Le petit poème intitulé *les Examens*,

renferme encore deux compositions originales, deux aquarelles dues également au pinceau de l'éminent Directeur de la Pharmacie Centrale des Hôpitaux. Elles sont ravissantes de dessin et de coloris.

Le spirituel A. Bonamy, dont le nom est le synonyme mérité du « bon ami » qu'il représente pour moi, a répandu sa verve infatigable dans les compositions multiples qu'il a imaginées pour *les Galéniennes*. Les hors-texte de la *Dédicace invocatoire*, de l'*Odyssée des Mortiers*, de la fable intitulée *le Suppositoire* et de *Pharmacienne*, relèvent de son talent. La jeune maman portant dans ses bras le gracieux bébé qu'elle promène dans un décor printanier *(Pharmacienne)* est d'une douceur charmante. Aucune pédanterie, une grande simplicité et beaucoup d'esprit, voilà les traits qui caractérisent les tableaux de A. Bonamy.

La Potion!! Représenter la Potion! Mettre la grâce ingénue, la délicatesse et le charme dans un personnage symbolisant la fiole banale où le malade va puiser la guérison, tel était le problème posé au charmant et délicat artiste, C. Hérouard. Voyez l'effet qu'il en a tiré : est-elle assez ingénue et assez gracieuse, cette petite personne à la frimousse espiègle et mutine que le peintre a conçue? Et n'est-ce pas un chef-d'œuvre de délicatesse que ce groupe délicieux où toutes les petites bouches tendues dans un même mouvement d'attente, prouvent péremptoirement que « *toutes les cuillers sont à bouche* »?

Pénétrons maintenant au milieu du cadre enchanteur où *les Fleurs* s'agitent dans un

féerique ballet. Madame Geiger-Riollet l'a orné d'un pastel de toute beauté ; je le recommande à tous les yeux.

Mais que dire du splendide tableau où le Maître La Lire a répandu les trésors de sa palette enchantée ? Voici que tout à coup, et grâce à lui, chaque fleur devient femme. Dans un balancement harmonieux, leur cortège de splendides nudités s'avance sous nos yeux éblouis. C'est un émerveillement ! C'est d'une érudite et lumineuse beauté. Plus loin, dans *Service de nuit*, des groupes d'Amours suspendent à chaque page leurs impeccables envolées, tandis que :

> Le peton nu dans sa pantoufle,
> Laissant sa chemise glisser,

la gracieuse femme de mon ami l'apothicaire va revêtir une batiste enrubannée et gagner, dans cet attrayant costume, le lit conjugal. Plus loin encore, dans *les Trois Arches*, Madame la Lune apparaît, grâce au talent prestigieux de Ad. La Lire, marchant vivante sur les flots. Sa robuste beauté resplendit. La vie revient sur la terre dévastée, tandis que le mystérieux esquif qui porte dans ses flancs « Potardus » et ses trésors, s'avance, voile au vent, dans la nuit encore sans étoiles. Le remarquable artiste a prodigué là sans compter son admirable talent,

Autour de ces hors-texte, au gré de leur fantaisie, d'autres illustrateurs, d'autres peintres ont apporté leurs dessins, petits chefs-d'œuvre de grâce, d'espièglerie, de délicatesse, d'émotion et de poésie.

Voici Antonio Galbez, fils de Daniel Vierge, aussi délicat dessinateur que son père et dont on goûtera la fantaisie dans les compositions des *Trois Arches*. Voici mon bon camarade Georges Grellet dont la *Muse de Montmartre* a inspiré le crayon et dont la sémillante Parisienne, échappée des Porcherons du temps jadis, souligne malicieusement la déconvenue des *Serins* de tous les temps.

Les compositions du jeune Luc d'Hostel se marient à celles de C. Hérouard dans la *Dédicace invocatoire*. A. Bonamy a crayonné les images de l'*Odyssée des Mortiers*, du *Suppositoire* et de *Pharmacienne*. C. Hérouard a complété, dans *la Potion*, l'interprétation dont il avait exprimé l'essentiel dans les deux dessins dont j'ai parlé. La décoration parfaite du poème *les Eaux* est l'œuvre tout à fait consciencieuse de A. Milaire qui s'est révélé comme caricaturiste dans *les Propos humides*. L'archiviste paléographe E.-H. Guitard a silhouetté avec grâce les chevrettes et pots anciens de nos vieilles apothicaireries ; et pour nous rappeler son rôle de secrétaire de la Societé d'Histoire de la Pharmacie, il a dessiné un vieux Codex, chevauché par un jeune amour casqué d'un bonnet d'âne, emblème des pauvres étudiants que le fantôme horrible de la « colle » paralyse à l'heure des examens. Enfin l'humoriste Rapêno a brossé, en quelques traits heureux, l'antique enseigne potardesque placée à l'entrée du volume.

*
* *

Pour harmoniser un tel ensemble, pour placer et mettre en valeur tant d'œuvres diverses, une direction artistique était nécessaire. J'en ai confié le soin à l'impeccable Léon LEBÈGUE. J'ai voulu, à l'occasion des *GALÉNIENNES*, ériger un monument d'art en l'honneur de la Pharmacie; si j'y ai tant soit peu réussi, c'est à Léon LEBÈGUE que le mérite en revient. Avec une patience et une sollicitude dont je reste infiniment touché, il a ordonné et assuré la disposition des gravures, il en a surveillé l'impression et, pour compléter sa collaboration, il a, de sa plume élégante et minutieuse, dessiné les nombreuses et originales compositions qui ornent *le Ballet des Fleurs*. C'est à lui que sont dus les beaux hors-texte des *Propos humides* et de la légende de Prométhée (*les Trois Arches*), ainsi que les culs-de-lampe des petits poèmes intitulés *Vers d'Amour*. Les colorations au pochoir sont son œuvre. Il a mis la main partout, s'attachant à ce long travail avec un empressement et une sûreté de goût aussi charmants que délicats. Tous les bibliophiles, d'ailleurs, connaissent depuis longtemps l'œuvre de Léon LEBÈGUE. Ses illustrations des œuvres d'Anatole France sont dans toutes les bibliothèques. Sa *Passion de notre frère le Poilu* est d'une inspiration remarquable et l'édition illustrée du *Gringoire* de *Théodore de Banville*[1] qu'il vient d'achever est une merveille.

1. FERROUD, éditeur, 127, boulevard Saint-Germain, Paris.

* * *

J'ai longtemps hésité à intercaler dans cet ouvrage une partie musicale. J'allais même y renoncer quand, ayant lu au Compositeur aveugle François BOURIELLO le « Nocturne » qui précède *le Ballet des Fleurs*, il se mit au piano et improvisa, séance tenante, le *Rêve Dantesque* qu'il fit transcrire aussitôt et que j'ai inséré dans ce volume. Ce fut une heure d'émotion violente. Le délicieux et ardent musicien[1] affirmait que, derrière ses yeux éteints, il voyait le rêve enchanteur. Ses doigts couraient sur le clavier; sa voix accompagnait les accords qu'il frappait avec ivresse. Un noble tressaillement l'animait. Toute la poésie de son âme musicale s'éveillait et se traduisait en sons mélodieux. Et je lui promis d'insérer dans LES GALÉNIENNES le « Nocturne » improvisé si magnifiquement devant moi. Il me prit les mains et m'embrassa. Pouvais-je ne pas tenir ma promesse? Grâce à lui, la muse EUTERPE a sa place marquée au milieu de mes modestes rimes. Laissez-moi penser qu'elle les purifiera. .

Je vais plus loin : — Dans la Cathédrale de Florence existe une fresque de DOMENICO DI FRANCESCO, au milieu de laquelle le divin poète DANTE ALIGHIERI est représenté. Son regard contemple l'horizon; il est empreint d'une douce mélancolie et la mansuétude est peinte sur son visage. La noblesse accueillante dont il est revêtu

---

1. Quelques-unes des œuvres de François BOURIELLO sont en vente chez les éditeurs SÉNART et C[ie], 20, rue du Dragon, à Paris.

me permet d'espérer que, grâce aux belles notes de musique jetées si généreusement au milieu de mes fantaisistes écrits, grâce à l'exquise préface où l'érudition, l'élégance, l'amitié et le charme se sont unis pour former un tout enchanteur, le chantre de la *Divine Comédie* me pardonnera de lui avoir dédié, avec une audace dont j'ose à peine m'excuser, les rimes sonores, tintinnabulesques et légères des *Galéniennes*, — que voici.

L.-G. TORAUDE.

DÉDICACE INVOCATOIRE

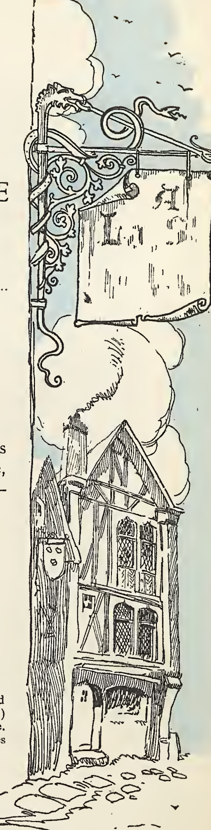
DÉDICACE
INVOCATOIRE

A FEU DANTE !....

Lasciate ogni speranza
Voi ch' entrate... in farmacia ...! —

A toi, Dante, qui débutas
Jadis dans le métier vulgaire
D'apothicaire[1],
Et qui, promptement, permutas
Pour un autre plus noble et pourtant plus
[précaire,
— Celui de maître ès jeux de doulce poésie —
Pour cette sage apostasie,
Honneur à toi ! Que dans l'Eden délicieux
Où ton âme ravie a revu Béatrice,
— Grâce à la mort parfois libératrice, —
Mes vœux vers toi montent dévotieux ! !....

Tu fis preuve, en effet, en lâchant le pilon,
D'une intelligence évidente,
Supérieure et transcendante,



1. Suivant une légende assez répandue, le plus grand poète de l'Italie, *Durante Alighieri*, dit *Dante* (1265-1321) aurait été pendant quelque temps élève chez un apothicaire. On a retrouvé en effet son nom inscrit sur le Registre des Médecins et Apothicaires de Florence.

Et si je pouvais, Maître Dante,
Le lâcher à mon tour, ça ne serait pas long !
A Mercure oxydé, je préfère Apollon
Et je fais fi du Diachylon !

Pour soulager mon cœur, je viens te faire part
— En vers sincèrement mauvais pour la plupart —
Des modernes destins de la gent potardière :

Les temps l'ont transformée en vaste pétaudière
Où la *Minérale Chimie*
Atomiquement endormie,
Laisse à sa jeune sœur, la brillante *Organique*,
L'irrespectueux soin de lui faire la nique !...

Elle accapare tout, cette jeune sans-gêne,
Avec le groupe hétérogène
De ses carbures d'Hydrogène !
Il faut la voir se trémousser,
Se glisser partout, se pousser,
Chasser le Plomb, l'Étain, l'Arsenic et le Cuivre,
Et passer son temps à poursuivre
Tous ces vieux minéraux à la mine chagrine,
Pour mieux nous engluer avec sa glycérine !
... Prétendant même que du vin,
Du vin, boisson des dieux ! — du vin, nectar divin,
Elle pourrait, tout à son aise,
Confectionner la synthèse :
(Crois-tu donc que l'on croie à semblable Hypothèse ?)
Jamais on n'a vu tant d'audace,
Il lui faudrait toute la place !
Comme si l'Eternel n'avait pas, avec art,
A chacun, ici-bas, laissé sa juste part ?...

DÉDICACE INVOCATOIRE

Pour soulager mon cœur, je viens te faire part...

(Page 4)

Composition originale de A. BONAMY.





Apprends encore, ami, que, depuis ton départ,
Un latin plus mauvais que celui de ton règne



Pour mieux nous engluer
avec sa glycérine!

Brille sur nos bocaux !... Notre nom sur l'enseigne
N'est plus, comme de ton temps,
Joliment entouré par un tas de serpents
Qui prenaient des airs importants
Et se moquaient du monde, en mettant le nez dans
Une symbolique coupe...
Et semblaient grignoter quelque chose dedans
Pour qu'on crût qu'ils avaient des dents !
(Avec ça que l'on y coupe !)
... Notre nom brille seul sur de vagues enduits
Suivi de ces mots : « *Prix réduits !...* »



« *Prix réduits sur tous les produits !...* »

Et les serpents narquois tristement éconduits
Sont partis en rampant, seuls, et sans sauf-conduits
Vers les Pezonnesques réduits !

*
* *

Oui, ces temps-là sont bien passés !
Ils sont engloutis, effacés !
Le symbole est détruit : et disparu le charme.
Allons, mon œil, rentre ta larme !
Car je vais maintenant te présenter ici,
Feu Dante, honorable confrère,
L'actuel occupant, le nouveau locataire
De ton ex-habitat
Et te narrer ses goûts, ses mœurs, son caractère
Et les horreurs de son état.
— Entends ma voix, noble apostat !...
Mais comme il est utile, en somme,
Que je commence par un point,
Terminant mon prélude, ici je mets un point
... Et je commence par l'Homme.

*
* *

ECCE HOMO

Parenthèse.

Si les temps sont changés, le potard l'est aussi
(Autre moment, autre souci !)
Et celui-ci
Se moque un peu de l'antique alchimie !
C'est un monsieur très patenté,
Très diplômé, bien fichu, bien ganté,
Bien cravaté
Et qui porte sur le côté,





Ecce Homo



Complément délicat de son anatomie,
(— Oh là là ! quelle épidémie !...
Mon cœur et mon pouls soyez calmes ! —)
Les palmes
D'officier d'Académie !...
Sur ce vivant portrait, fermons la parenthèse,
Et développons notre thèse.

Or,
D'abord,
Apprends que notre aïeul « l'Apothicaire » est mort !
Les bons vieux fabricants
D'onguents,
De baumes, de cérats, de doux électuaires
Sont partis... Et Molière a filé leurs suaires
Dans la trame d'ardente et suprême ironie
De son immense génie !
A chacun son goût sur la terre :
« *Le pauvre homme !* » il avait en horreur le clystère !



Aujourd'hui
(Seigneur ! Où donc m'as-tu conduit ?)
Notre métier n'est plus un sacré ministère :
C'est un métier
Rien qu'un métier,
— Fichu métier ! —
Où le papier...
La cire et le cachet et la rose ficelle
Sont chargés d'amener le malade à la selle
Et les ducats dans l'escarcelle !
C'est plus joli
Et plus poli
Et ça ne salit pas, au moins, les draps du lit !...

Elles avaient du bon, cependant, ces antiques
Et quelquefois même esthétiques
Indiscrétions ;
Car vos humides fonctions,
Donnant à vos esprits le spectacle divers
De contempler, du monde, et la face et l'envers,
Vous permettaient ainsi de juger l'Univers !...
Hélas ! nous avons tout perdu !
N'ayant plus vos nobles coutumes,
Nous n'avons plus votre vertu !...
Et — comble de nos amertumes ! —
Nous avons sottement rendu
Turlututu
Le classique chapeau pointu
Dont votre front était vêtu...
Alighieri,... t'en souviens-tu ?...

Banale redingote, ou jaquette... ou veston
— Ce dernier même est de bon ton —
Ont remplacé la robe auguste ;
Et la... bouche... seule déguste
Désormais les émollients !
Et les clients
Avalent, pauvres patients
Inconscients,
Tout un amas d'ingrédients
Auxquels pas un d'entre eux ne peut comprendre goutte.
Et voilà ce qui me dégoûte !



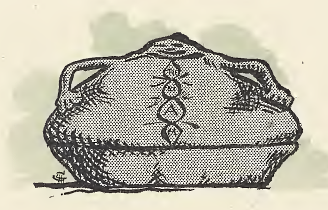
Thérapeutique énigmatique !

Oui, cela me navre de voir
Un tas de braves gens avoir
Confiance en la Médecine
Qui lentement les assassine...

Thérapeutique
Énigmatique !
Sous ton nom grec et poétique,
C'est fantastique
Ce qu'on invente et ce qu'on croit !
Thérapeutique,
Moyen pratique
Pour dépêcher sans viatique,
Par delà le dernier détroit,
Celui dont l'estomac est faible à ton endroit !

. . . .

Oh ! que je t'aimais mieux, théorie élastique
Du mystérieux phlogistique !...



LA POTION

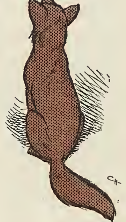


LA POTION

Élégante, svelte et coquette,
Pimpante sous son étiquette,
Joli chapeau... sur le bouchon;
Cordonnet blanc, vert, écarlate,
Formant élégamment cravate,
Avec un rien de folichon...
...Et, telle une bergère aux plus beaux jours de fête
De superbes rubis ne parant point sa tête,
Modeste en son éclat plein de distinction,
J'ai l'honneur... et l'émotion
— Protocolairement! — à votre attention
De présenter : « La Potion ».

* * *

Saluez! — Saluons! — Il sied que l'on se signe
Devant ce personnage insigne.
Songez que c'est à lui que nos mondains fameux
S'adressent pour suivre la mode :
Arbitre du bon goût, il en dicte le code,
Puisqu'il est le « *Julep gommeux.* »
. . . .



Heureux qui, dans sa vie,
[ignora les revers
Et qui ne mordit pas à des
[raisins... trop verts.

Ah ! combien de héros, combien d'esprits célèbres,
De savants oubliés, perdus dans les ténèbres,
Si, venant les tirer de leur obscurité,
Potion ! — tu n'avais, à la Postérité,
Porté leurs noms fameux, conservé leur mémoire
Et fait planer sur eux les ailes de la Gloire !

....

François CHOPART ! [1]
(Dont le nom seul est un billet de faire part),

Jamais ta renommée, à nulle autre pareille,
Ne serait parvenue au seuil de notre oreille
Sans le secours puissant de cette noble amie —!
— Ta gloire — et quelle gloire ! — au néant endormie
N'aurait jamais franchi les rivages du Styx !...
...Car ce n'est pas toi, Dante, épris de Béatrix,
Qui pouvais lui donner ton cas à circonscrire!
Tu ris, en relisant ce que je viens d'écrire?
Tu peux te dispenser de rire...
Ceci n'est pas une satire ;
On sait ce que parler veut dire: —
Heureux qui, dans sa vie, ignora les revers
Et qui ne mordit pas à des raisins...trop verts!

A chaque rose est une épine :
Pluton lui-même, à Proserpine,
A fait, si l'on en croit des mémoires secrets,
Quelques traits ;

1. CHOPART (François) [1743-1795], chirurgien français ; a donné la formule de la Potion antiblennorragique.

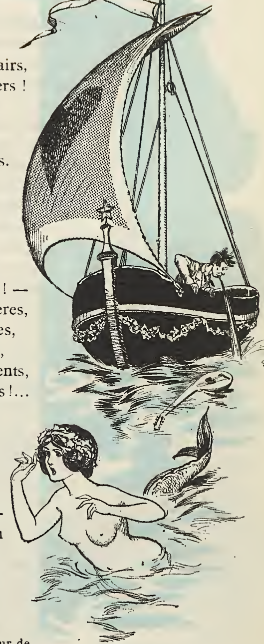
Et comme la divinité
N'est pas un sûr garant de toute impunité,
Crois bien que, pour cacher les imprudents impairs,
CHOPART a des clients même au fond des enfers !

Mais ces discours sont superflus ;
Ça te déplaît ? N'en parlons plus!
D'autant que ce n'est pas mon affaire, au surplus.

* * *

Parlons de plus nobles matières
Et portons... autre part nos savantes lumières ! —
O Toi ! contemplateur des Logiques Premières,
RIVIÈRE [1] ! qui savais que, par Lois Régulières,
Les petits ruisselets font les grandes rivières,
Salut! hardi vainqueur des fougueux éléments,
Toi qui sus mettre un frein à leurs débordements !...

— « *Le ciel est bleu! La mer est belle !*
« *L'oiseau s'envole à tire d'aile* ;
« *Viens, jouvencelle,*
« *En ma nacelle !* »
Chante, d'une voix tendre, un galant à sa belle. —
— Hélas! bientôt la vague interrompt la chanson
Du coquet enjôleur, qui ressent un frisson,
Et, sans façon,
Offre, par-dessus bord, sa modeste rançon



Le ciel est bleu !
La mer est belle !

1. RIVIÈRE (Lazare) [1589-1655], médecin français, auteur de la potion antivomitive, comprenant deux flacons (flacons 1 et 2) s'administrant séparément et successivement.

A toute la tribu Poisson,
Pour ce seul fait que Dieu, qui bénit la Nature,
Aux petits des poissons donne aussi la pâture,
Afin que succulente on trouve la future
Friture !...
— C'est alors que, tendant, d'un geste de tribun,
Rivière ! ton flacon, où s'étale un grand : « *Un* »,
Tu dis au malheureux, exsangue, hors d'haleine :
« N'en jetez plus ! la mer est pleine !
« D'absorber ce breuvage, ami, prenez la peine
« Et calmez ce rictus hideux,
« En prenant, aussitôt après, mon flacon « *Deux* » ! —
... Voilà comme un savant met vraiment en pratique
Les préceptes parfaits de notre arithmétique !...
. . . .

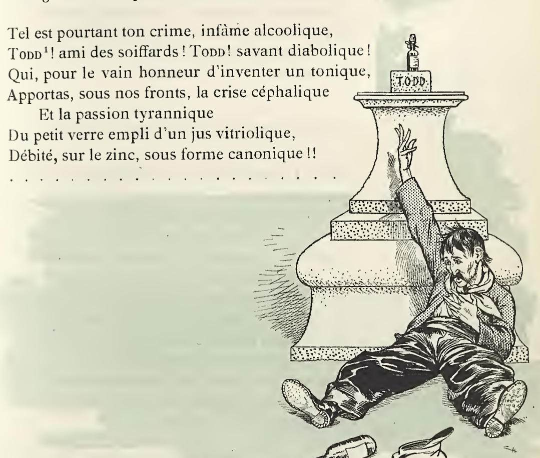
*
* *

Pourquoi ce que fait l'un doit-il être défait
Par un autre ? — Et pourquoi tout est-il imparfait
Dessus notre planète ronde ?...
— Pourquoi le Bien est-il par le Mal combattu
Et le Vice toujours plus fort que la Vertu,
D'un bout à l'autre bout du monde ?

Hélas ! trois fois hélas ! et quatre fois aussi !
Il faut, pour le Progrès, que cela soit ainsi !
— Il faut que l'herbe verte, avide de rosée,
Sous le soleil brûlant, meure, couperosée,
Pour que, par ses rayons, le fruit soit plus tôt mûr !
— Il faut que, de l'enfant, le cœur sincère et pur
Devienne bientôt fourbe, indifférent et dur,
Afin qu'on dise : Il est un Homme... —

Car, pour atteindre au but, on est contraint, en somme,
De tout anéantir pour réédifier ;
　　De tuer pour pacifier ;
　　De brûler pour purifier ;
　　De punir pour justifier ;
Et d'oser, de la prose, enfin, sacrifier
L'élégante clarté pour mal versifier ! !

Tel est pourtant ton crime, infâme alcoolique,
Todd[1] ! ami des soiffards ! Todd ! savant diabolique !
Qui, pour le vain honneur d'inventer un tonique,
Apportas, sous nos fronts, la crise céphalique
　　Et la passion tyrannique
Du petit verre empli d'un jus vitriolique,
Débité, sur le zinc, sous forme canonique !!
. . . .



Todd ! ami des soiffards.

1. Todd (Robert-Bentley) [1809-1860], médecin anglais auteur de la potion tonique à base d'alcool ou de rhum.

... Tu mis bien, pour cacher ton jeu,
Sucre et cannelle en ta formule,
De même que l'on dissimule,
Sous la cendre grise, le feu !...
Mais ne crois pas qu'on y soit pris !
Va ! chacun de nous a compris
Que la gloire du bon Rivière
T'empêchait de dormir ! Ta jalouse paupière
Ne pouvait se fermer lorsque venait la nuit.
Tu cherchais, dans l'ombre, un produit,
Par qui le naïf fût séduit !...

— Impitoyable orgueil ! toi seul as tout conduit ! —

. . . .

Mais l'Hygiène est là, qui se venge aujourd'hui !
Aussi Rivière est-il, à grands cris, acclamé !
De notre œsophage enflammé,
— Enfin calmé ! —
S'échappe — éolien ! — le très pyrotechnique,
Fluet, subtil et volcanique,
Bienfaisant et bruyant « acide carbonique ! » —
On dirait d'un beau soir de Quatorze-Juillet
Où, soudain, partirait, dans l'air éparpillé,
Quelque joyeux feu d'artifice
Tiré sans faire appel au coutumier office
De notre pétardier favori,
L'inamovible Ruggieri !

. . . .

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites !

. . . .

Mais, dans un coin, je te vois qui médites,

O Dante !... Et ton regard, au loin, semble perdu.
Tu regrettes, sans doute, en ton rêve éperdu,
Les anciens composés des vieux apothicaires?
Pour te plaire, entr'ouvrons l'huis de nos reliquaires
Et plaçons sous tes doctes yeux,
Le vraiment délicieux
Inutile et prétentieux
Apozème
Que le Grand SYDENHAM[1] nous décocta lui-même !

Cette simplicité des beaux temps d'autrefois (?)
Qu'on nous veut opposer parfois
— Avec peu de succès, du reste, —
Nous en trouvons, ici, l'exemple manifeste :
Qu'exigeait en effet, la fabrication
De cette décoction ?
Peu de chose !!.. Il fallait traquer au fond des bois
Un pauvre cerf aux abois ;
Avec une fureur sans bornes
Le tuer lestement, s'emparer de ses cornes,
— Oubliant, en ce cas, que le Doux Maître a dit :
« Ne faites pas envers autrui
« Ce que vous ne voudriez qu'on vous fît! » —
... Puis, poussant jusqu'au bout cette tâche coupable,
Réduire en poudre impalpable


Traquer au fond des bois
Un pauvre cerf aux abois.

---

1. SYDENHAM (Thomas [1624-1689], médecin anglais, a donné la formule de l'apozème (du grec Ἀπόζεμα, décoction). Ce médicament, tombé un peu en désuétude de nos jours, se préparait, *autrefois*, avec de la corne de cerf pulvérisée, de la mie de pain, de la gomme, du sucre, etc.

Ce donjuanesque ornement,
Pour mieux le transformer en un médicament !
...Prendre ensuite le pain...que le pauvre mendie !
Le beau pain blanc ! ô perfidie !
Le meurtrir à grands coups, le battre, l'écraser,
L'unir à cette corne et le martyriser,
Le sucrer, le gommer et le pulvériser
Et (pour le ridiculiser !)
L'eau-de-fleurs-d'or-an-ger-i-ser !...
Et l'engloutir (enfin !) dans quelque casserole !...
... C'était très simple, ma parole !! —

Or, pour moi, je préfère, en ma banalité,
— Je te le dis, en vérité, —
A toute la...simplicité (!)
De ce classique décocté,
... La modeste tasse de thé
Bue... en famille... à ta santé !!
. . . .

*
* *

(Permets-moi maintenant ô mon Maître, de te poser une petite question personnelle... Il est si utile et si honorable de chercher à s'instruire !...)

Or donc, encore un mot: — Pourrais-tu pas me dire,
Ancêtre vénéré, — si, dans le Sombre Empire,
On est un peu plus clair qu'on ne l'est ici-bas ?
Il est surtout un point que je ne comprends pas :

LA POTION

Toutes les cuillers sont à bouche

Ou je suis fou!...

(Page 23)

Composition originale de C. HÉROUARD.





Je ne sais si, dans les Enfers,
L'Administration vous donne des couverts
D'étain, d'argent, ou d'or, ou d'un métal tout autre;
Mais je sais bien que, dans le nôtre,
En notre beau Pays d'Amour et de Soleil,
Si nous en avons d'or, d'argent et de vermeil,
Nous possédons aussi ce complexe avantage
D'avoir plusieurs cuillers : celle pour le potage,
Celle pour le dessert, celle pour le café. —
— Or, chacune étant, en effet,
Faite pour apporter les mets entre nos lèvres,
Le goût parfait de nos orfèvres
A varié leur forme, afin de nous donner
Le pratique moyen de pouvoir discerner
A quel office exact il nous faut destiner
Expressément chaque modèle...
... Eh bien, croirais-tu pas qu'une logique telle
Est incomprise encore ?... et qu'on prescrit vraiment
— En dehors de tout règlement —
La dose d'un médicament
Sous ce titre : *Cuiller à Bouche !*
Voilà bien ce qui m'effarouche !
Que veut dire : *Cuiller à Bouche ?*
Est-il donc des cuillers faites pour d'autres lieux ?
— C'est vouloir offenser les dieux !! —

Toutes les cuillers sont à bouche.
Ou je suis fou !...
Si ce n'est pour mettre en la bouche,
C'est pour mettre où ?

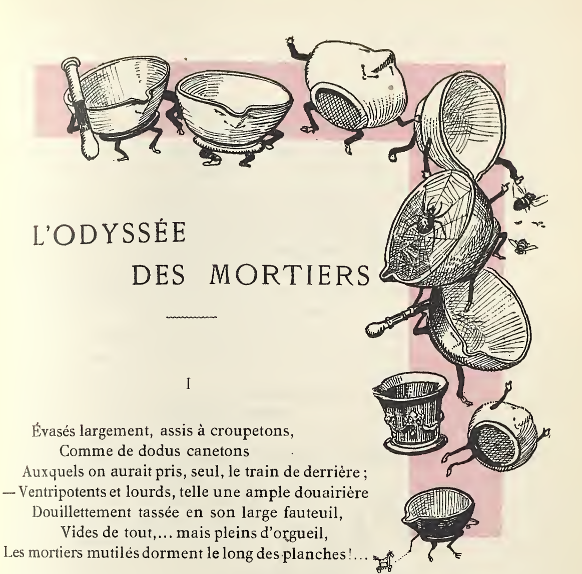
— ... ? ... —

Cuiller à Bouche ! — O mortelles frayeurs !
Ma raison même en est anéantie !
Serait-il donc des gens, d'âme assez pervertie,
Pour oser la porter ailleurs ???... —



LA POTION

L'ODYSSÉE DES MORTIERS



L'ODYSSÉE DES MORTIERS

I

Évasés largement, assis à croupetons,
Comme de dodus canetons
Auxquels on aurait pris, seul, le train de derrière ;
— Ventripotents et lourds, telle une ample douairière
Douillettement tassée en son large fauteuil,
Vides de tout,... mais pleins d'orgueil,
Les mortiers mutilés dorment le long des planches !...
. . . .
Seul, leur ventre est vivant !... Veufs de leurs gorges blanches,
De leurs bras, des thorax qu'ils devraient posséder,
Les vaniteux n'ont su garder
Que cette panse énorme où leurs désirs s'agitent !...

Les mouches, parfois, les visitent ;
La poussière, en passant, s'y repose et s'endort ;
Ton soleil même, ô Messidor,
N'éveille pas en eux la délirante extase !...

L'araignée y tisse sa gaze,
Et s'y case !. .
Le Zéphyr qui s'en va, rôdant
Le nez au vent, baguenaudant,
Cherchant fortune sur sa route ;
Le Zéphyr, ce grand hasardeux,
Craignant de faire banqueroute
En s'attardant au milieu d'eux, —
— Dès qu'il les voit, piquant des deux,
S'envole à grands coups d'aile et vers le ciel remonte ..
... Tandis, qu'ignorant cette honte,
Béants, béats, bégauds, ruminant leur ennui
Les mortiers fainéants sommeillent jour et nuit !...
. . . .
Ils sommeillent ! ....
.... — Ne troublons pas



Leur bedonnante rêverie. —
— D'ailleurs, voici les loups qui viennent à grands pas
Vers cette étrange bergerie ! —
Bientôt, mortiers de marbre et de bronze et de fer,
Et vous, les blanches porcelaines,
Ces loups vont déchirer vos symboliques laines [1]
Et vous allez vibrer avec un bruit d'enfer !...
Voici les loups !.. Ils ont museaux renflés et longs !
Mortiers, réveillez-vous !... Élargissez vos centres !..:
Pour se trémousser dans vos ventres
Vers vous se dressent « *les Pilons* » !...
Regardez-les ! Fermes et droits,
Comme ces doigts
Qui, dans les monuments, indiquent la « Sortie » ; —
Regardez-les ! Ils sont tendus
Pareils à ces hideux pendus
Dont l'âme, en s'étirant, d'un seul jet est sortie !..,
Jeunes ou vieux,
Ils n'ont pas d'yeux
Et voici cependant, que vers vous ils s'élancent !...
Frappant, sapant,
Coupant, tapant,
Ils vont, soumis aux mains qui, par bonds, les balancent !
Réveillez-vous, mortiers ! Voici les Pilons chauves,
Les pilons glabres et nus,
Qui vont tomber sur vous, à la façon des fauves,
Transformant en sanglots vos rêves continus ! —

. . . .

---

1. « La laine des mortiers ! » Faut-il avoir une audace pour oser de semblables images ! ..

II

Consolez-vous pourtant! Votre rôle est sublime:—
Vous aidez le chercheur à pénétrer l'abîme;
Grâce à vous, serviteurs modestes et discrets,
Il peut surprendre et voir les intimes secrets
Que cache adroitement la prudente nature
Sous les cristaux aigus ou sous l'écorce dure!...

— Mieux qu'Héraclès tuant le géant Géryon,
Quand, brisant la cellule il trouve l'embryon,



Mieux qu'Héraclès tuant le géant Géryon.

S'il découvre à nos yeux l'acide mironique,
Le savant livre à tous ton énigme ironique,

O moutarde piquante et qui nous prends au nez[1] !
— En cassant ses cailloux, à grands coups assénés,
Le géologue en dit l'histoire et l'origine...
.... Le chimiste, — à qui, j'imagine,
L'emploi des réactifs donne l'illusion
D'être le grand meneur de la réaction, —
Le chimiste lui-même emprunte vos services !
Vous êtes les autels des plus beaux sacrifices
Car, par vous, s'élargit l'éternel horizon
Où nous allons puiser et science et raison !...
. . . .



Ce vieux Cérat de Galien

*
* *

Et vous avez aussi, mortiers, vos heures douces :
C'est, par exemple, quand, sous de doctes secousses,
Le potard souriant unit, à tour de bras,
L'huile, Baleine, à ton blanc gras,..
Et la cire à la rose au parfum populaire[2] ; —
— Ou, quand, pour affirmer son art manipulaire,
Il fait un looch crémeux artistement battu !...
— N'êtes-vous pas joyeux encor, fleurs de vertu,
Quand, pour rendre meilleur quelque bouillon pointu,
A l'aide d'un œuf frais pondu,


... à l'aide d'un œuf frais pondu.

---

1. Certes, nous n'oublions pas que le microscope et les travaux d'un remarquable esprit y sont aussi pour quelque chose ; mais il faut faire plaisir à tout le monde, n'est-ce-pas?

2. Le voilà bien, ce vieux Cérat de Galien !

L'élève le transforme en moelleux lait de poule[1];
.... N'êtes-vous pas joyeux quand, armé du pilon,
Le dit élève, émule d'Absalon,
Au cheveu parfois un peu long,

D'une voix imprécise, en mesure, roucoule:
« Viens Poupoule ! »[2] ...? —



. . . .

O Dante, ne crois pas, poète auguste et tendre,
Potard peu convaincu, génial apostat[3],
Que j'exagère en vain, que je veuille prétendre
A trop glorifier notre modeste état !...

Non ! La Vérité seule anime ma pensée !...
Grandi près des mortiers, j'en connais les contours !...

---

1. Selon la formule : { Hydrate de Chloral 2 grammes / Jaune d'œuf frais n° I / Eau distillée. Q. S. }

2. Nous ne nous faisons aucune illusion sur l'indiscutable imbécillité de ce refrain ; mais il faut bien se résigner et sacrifier à la rime.

3. Voir *Dédicace Invocatoire*, page 1.

Ma jeunesse s'est dépensée
A pilonner, — durant d'interminables jours [1]...!

J'ai connu, des mortiers de *verre*,
L'incroyable fragilité ;
Dans ceux de *bronze*, avec colère,
J'ai broyé, contusé, pisté !
Tenant en main leur existence,
Pour sauver mes concitoyens
J'ai pulvérisé d'importance,
Écrasé par tous les moyens....
J'ai concassé la gentiane,
Le quassia... qui m'altérait,
Et l'horrible valériane
Dont la puanteur m'écœurait !...

Mortiers de *fer*, vos voix sonores
Éclatant sous mes coups, ont souvent, dans la nuit,
Attiré les agents, effrayé les Pandores,
Qui tendaient l'oreille à ce bruit !...

Quant aux mortiers de *marbre*, — en eux, avec adresse,
Réunissant l'axonge au mercure surpris,
Que de gens j'ai, vainqueur! sauvé de la détresse
Grâce à l'action vengeresse
De l'astucieux onguent gris !...

. . . .

Voilà, Dante, à quel titre, à quels exploits fameux,
Je dois de pouvoir parler d'eux...

. . . .

1. Soit de 7 heures du matin à 10 heures du soir.., seulement ! Depuis nous avons eu les avions, les tanks et la journée de huit heures. Désormais, il fait bon vivre !

III

Mais si tous ces mortiers, ô mon maître, ont leurs charmes,
J'en sais d'autres auxquels ceux-ci rendent les armes....
Et ce sont....
... — [Résonnez, tambours ! Jouez, hautbois !
Sonnez pour eux, clairons, ainsi que pour des rois !
Amour, prépare ton carquois !...]
Ce sont...
...[Vibrez enfin, cloches, à toutes voix !]...
Ce sont les Mortiers de Bois ! !...

. . . .

Mortiers de bois, dans les cuisines,
Sous les coups du pilon discrètement frappés,
Nez retroussé, jupon levé, mines mutines,
— Avec des gestes lents, des soupirs échappés, —

Mortiers de bois, dans les cuisines,
Les chères petites cousines
Vont unir à l'amande et mélanger au sel
Le sucre où l'empereur Lebaudy mit son scel [1] !
Hachant, pilant, cassant angélique et pistaches,
— Pour plaire à leurs cousins, dont les jeunes moustaches
De potaches

1. Sa Majesté Jacques I[er], empereur du Sahara (*Capitale: Sucropolis*. Villes principales : *Canne et Candi* (orthographe nouvelle).

L'ODYSSÉE DES MORTIERS

Nez retroussé, jupon levé, mines mutines...

(Page 34)

Composition originale de A. BONAMY.

III

… mortiers, ô mon maître, ont leurs charm…
… auxquels ceux-ci rendent les armes
…

— [Résonnez, tambours ! Jouez, hautbois !
… pour des ro…
…, prépare ton carquois !…]

…

[Vibrez enfin, cloches, à toutes voix !] ..

… les Mortiers de Bois !…

. . . .

Mortiers de bois, dans les cuisines,
…us les coups du pilon discrètement frappés,
Nez retroussé, jupon levé, mines mutines,
— Avec des gestes lents, des soupirs échappés, —

Mortiers de bois, dans les cuisines,
Les chères petites cousines
Vont unir à l'amande et mélanger au sel
Le sucre où l'empereur Lebaudy mit son scel [1]
Hachant, pilant, cassant angélique et pistaches,
— Pour plaire à leurs cousins, dont les jeunes moustaches
De potaches

(1) Sa Majesté Jacques Ier, empereur du Sahara (*Capitale Sucr…poli*). Villes principales : *Canne et Candi* (orthographe nouvelle)



Font déjà chavirer leur petit cœur épris, —
— Elles vont, en gâteaux... dont le goût est surpris
Et dont le palais s'effarouche,
Faire, de leurs talents, connaître tout le prix ! ...

... Ève, vous le savez, avait déjà compris
Que l'homme est porté sur sa bouche,
Et l'Ève de jadis, aux Èves de nos jours,
A livré le sélam des bibliques amours .. ! ...
. . . .

O Mortiers de bois, je vous aime !
Complices très discrets, poètes méconnus,
Vous scandez, en pilant, l'aveu tendre et suprême
Tout prêt à s'échapper de ces cœurs ingénus ! —

Vous êtes les meilleurs, sinon les plus solides,
Et si vous éclatez parfois, c'est en riant :
C'est que vous avez vu, sur des lèvres humides,
Passer quelque baiser timide ou suppliant. —

Salut, mortiers de bois !... Salut !... Dans les cuisines
Ne riez plus ! ... Prenez un air méditatif...
Tendez votre ligneux jusqu'au superlatif...
Car les petites mains des petites cousines
Ne brisent les fruits verts que pour le bon motif !..
. . . .

A vous donc la palme et la croix !
A vous l'honneur, mortiers de bois,
Dignes provocateurs des baisers légitimes !......

A vous l'honneur !... bien que parfois,
Votre zèle indiscret ait fait bien des victimes!!

. . . .



LE SUPPOSITOIRE

(FABLE)



LE SUPPOSITOIRE

(Fable)

I

Pour narrer congrûment la véridique histoire
Du conique suppositoire,
Et ne rien exprimer qui soit attentatoire
A la saine vertu de mon noble auditoire,
O Pudeur! — à genoux et les bras mis en croix. —
Je te prie, en tremblant, des larmes dans la voix,
De jeter sur mon front ton voile... à petits pois,
Sous lequel on peut rire et rougir à la fois!... —

Tout est dans Tout — nous dit Dame Philosophie;
Mais il en est certains, où la grave Sophie [1]
Ne mettrait pas son *moi* que Pascal qualifie
De « haïssable » !... — Un sage est sage et se méfie!..
... Et de son *moi* jamais il ne voudrait frôler
Le *tout* dont je m'oblige ici même à parler;

---

1. Sophia, la sagesse.

Ce *tout* que de son nom je ne puis appeler
Et que dans l'ombre seule on ose dévoiler!...

... — Assiste-moi, Pudeur! ... — Pour cet honneur insigne
Je m'engage à cacher sous des feuilles de vigne
Vénus, ainsi qu'Éros à la flèche maligne,
Et les laisser...
jusqu'à ce qu'ils me fassent signe!...

II

Un jour donc, un apothicaire,
Dédaignant le Clystère antique et légendaire
Mit au monde, en sa place, un nouveau composé:
Dans un vaisseau de cuivre, à la flamme exposé,
Avec art il plaça — non sans l'avoir pesé! —
Un rien de cire [1], auquel un rien de belladone,
Sous forme d'extrait mou, vint alors s'ajouter. —
— Dans ce qu'il venait de tenter
Vous devez bien ne pas douter
Qu'il n'avait le projet d'empoisonner personne.
Il désirait tout uniment,
— Je vous le dis sans boniment, —
Calmer, d'un malheureux, le brûlant... fondement
Dont la douleur était, paraît-il, subaiguë....
... Il mit encore un rien de la verte ciguë

1. Pour rendre hommage à la vérité, il est juste de dire qu'un praticien digne de ce nom n'emploie pas la cire dans les suppositoires, mais seulement le beurre de cacao. Si le fabuliste s'est permis ici de déformer discrètement la vraie formule c'est qu'il lui était nécessaire d'agir ainsi pour les besoins de la moralité qui découle de son récit... Et quelle sublime moralité!

Et sourit en pensant, — l'esprit est fait ainsi ! —
Que Socrate autrefois en avait pris aussi.... —
... Sur tous ces petits « *riens* », il fit tomber de haut
Quelques fragments d'épais beurre de cacao
Et sourit derechef... — Il avait le sourire!....
Ce bon sourire ému des potards de jadis
Qui vendaient cent écus ce qu'ils achetaient dix [1]!... —



... Que Socrate autrefois en avait pris aussi.

Il calculait peut-être, en faisant son mélange,
Ce que son cacao lui donnerait au change
Et semblable à Perrette escomptant son désir,
Il voyait son magot s'augmenter à plaisir...

---

1. Telle est l'origine du 10 %... —

Or, la Cire était vierge autant qu'il est possible
Et sa virginité rendait moins accessible
L'effet de la chaleur sur son blanc baptismal...
Pour tout dire, elle fondait mal,
Mettant de la coquetterie
A se laisser glisser dans la galanterie....
Tandis que notre Beurre, aussi frais qu'inconstant,
Fondait,.. — que c'en était, sur ma foi! dégoûtant! —



Or la Cire était vierge autant qu'il est possible.

Dame Cire, la prude, est-elle une endormie?
L'onctueux Cacao n'est-il qu'un polisson?
On ne sait! — Sur les deux plane un même soupçon...
Car si le Cacao fut vraiment... sans façon,
Nous devons convenir que la Cire, sa mie,
Lui livra sans compter sa chaste anatomie

En poussant même l'infamie
Jusqu'à s'anéantir en un dernier frisson!...
. . . .
Et cela fit un tout... liquide, à l'unisson...

III

Lorsque notre potard, penché sur cet abime,
Constata, plein d'effroi, la grandeur de son crime,
Il frémit tout d'abord!.. Puis, se frappant le front :



— « Je vais, s'écria-t-il, réparer cet affront!
« O Cire! ô Cacao!... Mon âme, je le jure,
« Avant ce forfait, était pure!...
« Mais puisque, criminel, hélas! — vous unissant,
« J'ai confondu vos corps, mélangé votre sang,

« Je vais, d'un coup fameux, en vous rendant la vie,
« Satisfaire à la fois l'Honneur et votre envie!

« Grâce à moi, vous serez l'un à l'autre enchaînés!
« Unis jusqu'en la mort, Héros prédestinés,
« Vous irez soulager l'Humanité souffrante!
« La Gloire, cette indifférente,
« Portera vos deux noms, transformés en un seul,
« De l'enfant vagissant à l'ancêtre au linceul!...
. . . .
« Venez en ces cornets, ô bienfaiteurs du Monde,



« Qu'en un hymen sacré mon crime vous confonde ! »...
. . . .

Il dit, — et saisissant des cornets de papier
De format nain-colombier[1],
Qu'il avait contournés entre ses doigts agiles,
Il en mit les pointes fragiles,
Les piquants au nez aquilin
Dans un vase rempli de farine de lin....

— « Pourquoi cette farine ? Et pourquoi pas une autre ? »
S'écriera quelque bon apôtre,
Croyant nous poser là le pâle ultimatum. —
C'est que le Lin, — *linum usitatissimum*, —
Est le plus usité, comme son nom l'indique!... —
Et voilà comme tout s'explique
A la confusion de nos inquisiteurs.... —
— Mais, fi de ces interrupteurs !...—

— Donc, *emmi* ces cornets, le mélange versé
Se trouva promptement gercé
Affaissé,
Condensé,
Rapetissé,
Glacé,
Puis devint ferme ainsi que la Justice même...
Et le *Suppositoire* blême

1. C'est un format qu'il avait dû forcément inventer, car le format colombier véritable est d'environ $0^{m}63$ cm., sur $0^{m}90$ cm., ce qui serait un peu grand pour un suppositoire; — à moins que....? Mais nous ne nous occupons pas ici de médecine vétérinaire...

De son moule sortit candide,... languissant,...
... Et menaçant!!

. . . .

IV

— O Pudeur! c'est ici que ton rôle commence! —
C'est ici que, joignant les doigts,
Sauf le respect que je te dois —
J'implore ton concours et ta douce clémence!...

C'est ici qu'il me faut ton voile à petits pois;
Ici que je voudrais connaître le patois
Catalan, basque ou franc-comtois;...
Ici que j'apprécie enfin de tout son poids
Ta candeur immortelle et ta grâce infinie!...
Car il me faut conter à quelle ignominie
Furent contraints nos deux amants,
Leur sublime courage au milieu des tourments
Et le sort ténébreux de leurs derniers moments!...

. . . .

* * *

... Sache donc simplement qu'ils moururent ensemble,
— Preux qu'un même destin rassemble! —
Engloutis tous les deux dans un sombre séjour!..
Et, qu'unis dans la mort autant que dans l'amour,

Au patient, surpris d'une telle assistance,

LE SUPPOSITOIRE

Un exemple touchant de la fidélité !

(Page 47)

Composition originale de A. BONAMY.

[illegible] sortit candide, [illegible]
Et menaçant !!

. . . .

IV

— « Pudeur ! c'est ici que ton rôle commence ! —
[illegible]
Sauf le respect que je te dois —
J'implore ton concours et ta douce clémence !

C'est ici qu'il me faut ton voile à petits pois ;
Ici que je voudrais connaître le patois
Catalan, basque ou franc-comtois . . .
J'apprécie enfin de tout son poids
Ta candeur immortelle et ta grâce [illegible]
Car il me faut conter à quelle ignominie
Furent contraints nos deux amants.
Leur sublime courage au milieu des tourments
Et le sort ténébreux de leurs derniers moments !

. . . .

* *

Sache donc simplement qu'ils moururent ensemble.
— Preux qu'un même destin rassemble —
Engloutis tous les deux dans un sombre séjour !
[illegible] que dans l'amour

Au patient, surpris d'une telle assistance,



Ils donnèrent sans violence
Dans l'ombre impure et dans le noir silence ;

Ils donnèrent, troublants en leur simplicité,
Avec le calme heureux et la félicité —
— Ce qui, de cette fable, est la moralité
Et la beauté :

. . . .

Ils donnèrent, — le trait valait d'être cité, —
« Un exemple touchant de la fidélité ! »

. . . .





LES FLEURS

(BALLET EN DEUX ACTES)

PRÉLUDE

(RÊVE DANTESQUE

NOCTURNE

DE FR. BOURIELLO

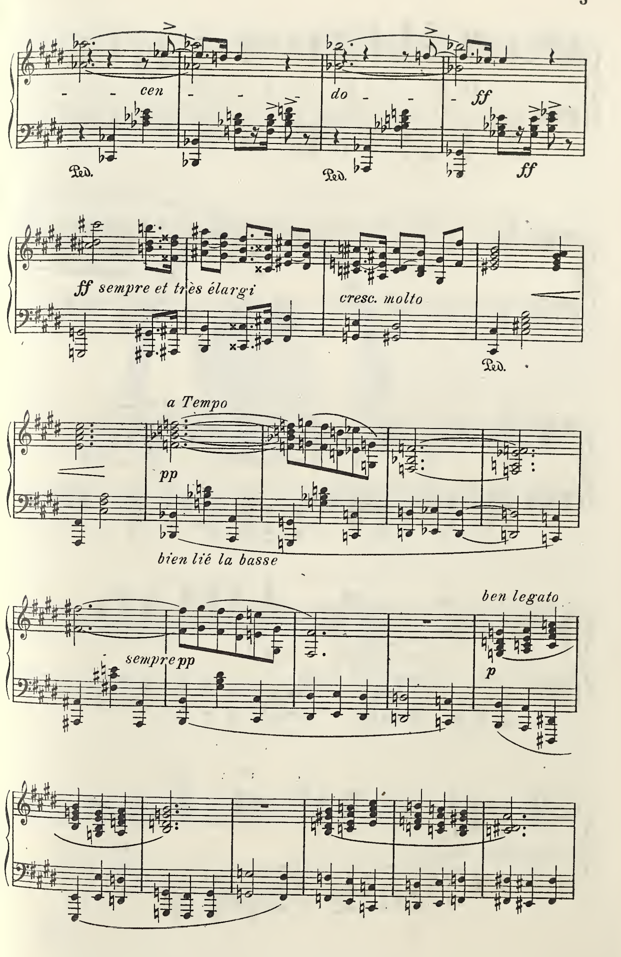
Au bon poète L. G. TORAUDE. Affectueusement
F. B.

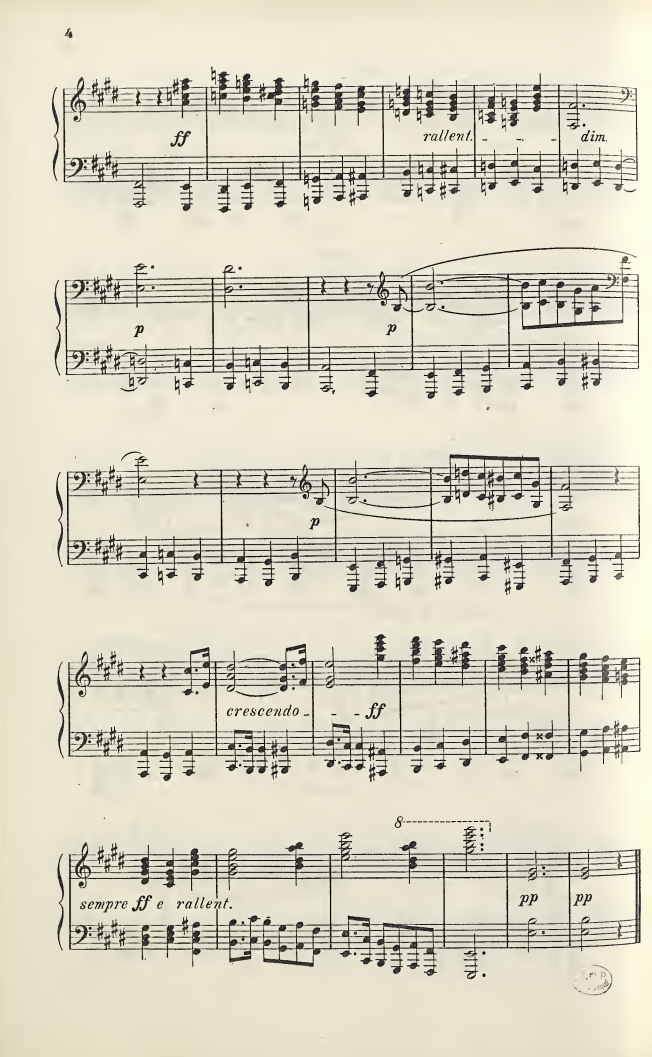
NOCTURNE
(RÊVE DANTESQUE)

Fr. BOURIELLO




a Tempo
rubato
mf
p
cres - cen - do
f
sf
Ped.
Ped.
a Tempo
rubato
sf
sf
p
cres - cen - do -
Ped.
Ped.
a Tempo
rubato
f
p
cres - cen
6
poco rit.
- do' dolce
sf
Ped.
mf
cres - cen -
allar - gan - do
- do
f
ff
cres -
Ped.


cen
do
ff
Ped.
Ped.
ff
ff sempre et très élargi
cresc. molto
Ped.
a Tempo
pp
bien lié la basse
ben legato
sempre pp
p

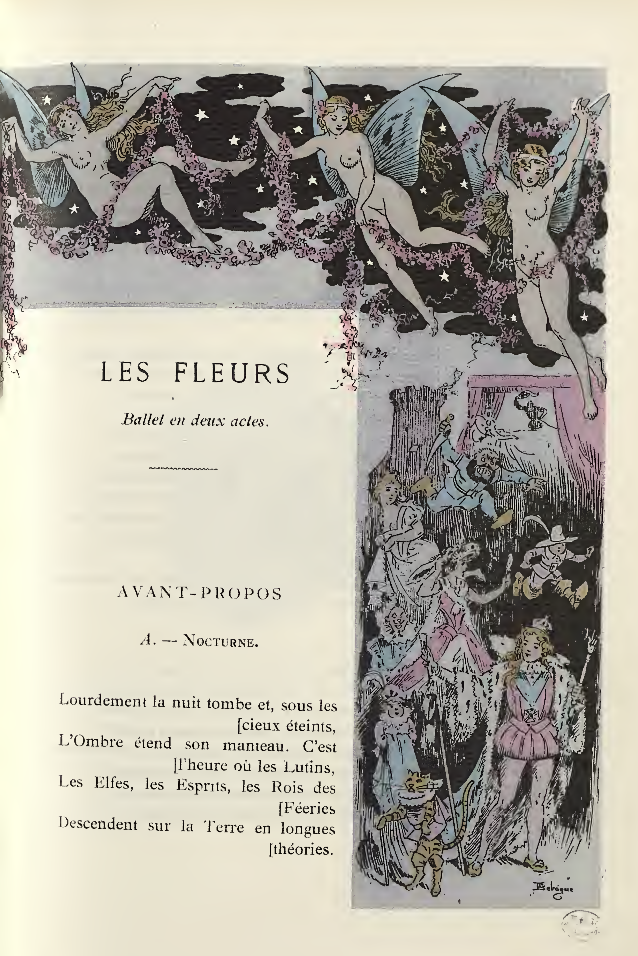


ff
rallent.
dim.
p
p
p
crescendo
ff
8
sempre ff e rallent.
pp
pp



Le Musicien aveugle Fr. BOURIELLO

(D'après une réduction du portrait peint par sa femme en 1915.)



LES FLEURS

Ballet en deux actes.

AVANT-PROPOS

A. — Nocturne.

Lourdement la nuit tombe et, sous les
[cieux éteints,
L'Ombre étend son manteau. C'est
[l'heure où les Lutins,
Les Elfes, les Esprits, les Rois des
[Féeries
Descendent sur la Terre en longues
[théories.

C'est l'heure où les mamans racontent aux bébés
(En termes, d'où les mots pompeux sont prohibés,
Mais où préside un art fait d'exquise tendresse),
L'histoire de Peau-d'Ane et de la Bonne Ogresse!
... Comme l'Ogre méchant est maudit!.. Comme on dort,
L'âme sereine et les yeux clos, l'esprit encor
Rempli par le charmant effroi de ces chimères!..
Oh! les contes jolis que nous contaient nos mères!...

. . . .

Et c'est la nuit!... Et tout est calme autour de nous!...
Et me voici bien vieux!.. Je n'ai plus les genoux
Où je me blottissais, câlin, sous les caresses.
J'ai grandi! J'ai connu la Vie et les ivresses
De vivre, et les Douleurs d'aimer et de pleurer.
J'ai grandi! J'ai connu le Charme d'effleurer
De mes lèvres, l'Amour; — j'ai connu le Mystère
Troublant, et je n'ai plus, en mon cœur solitaire,
Que des noms; — noms chéris que je redis tout bas
Et sans écho, — puisque l'Echo ne répond pas!...

. . . .

C'est pourquoi, maintenant, lorsque la nuit arrive,
Triste, je laisse aller mon âme à la dérive.

* * *

Allons! Je deviens fou! Pardonne-moi, Lecteur,
De te parler ainsi, de mettre à nu mon cœur,
Quand ce n'est pas du tout ce que l'on me demande:
Ce sont des vers badins dont j'ai reçu commande;
Ce sont des vers badins que je te dois donner;
Voici des vers badins: à toi de pardonner!

B. — Introduction.

Donc, ce soir-là, les volets clos, la Caisse faite
— (Car, afin d'obéir à la loi du prophète
On ne doit fermer l'œil qu'après contrition), —
Après avoir vendu l'ultime potion,
J'avais livré mon corps aux baisers de Morphée :



D'un bonnet de coton ma tête était coiffée
Et je dormais à poings fermés, quand une voix,
Tout à la fois
Étrange, harmonieuse, étonnante et superbe,
Se fit entendre dans la nuit.
On eût dit — tant était mélodieux ce bruit —
Que pour accompagner la douceur de son verbe
Un orchestre invisible en scandait les effets ;

Et le tout s'accordait en rythmes si parfaits,
Que je sentais en eux l'influence divine.

. . . .

(Il serait impossible, ainsi qu'on le devine,
Que des Humains, entre eux, s'accordassent ainsi !)

. . . .

Et cette voix disait ceci :
« Pour ce soir seulement je veux être ta Muse ;
« Poète, prends ton luth et me donne un baiser !
« Ta lyre potardesque est bizarre et m'amuse ;
« Prends ta boîte en fer-blanc et viens herboriser !
« Je veux donner, pour toi, cette nuit, une fête ;
« Dante en conçut le thème, et nos acteurs sont prêts.
« Les fleurs seules, d'ailleurs, en feront tous les frais:
« La rosée a déjà, sur chaque collerette,
« Mis des diamants neufs ! D'un coloris tout frais,
« On a badigeonné les pétales des roses
« Et la brise au passant murmure un tas de choses !
« Les Œillets... font de l'œil aux longs pistils des Lis
« Et les Pavots replets, grimpés sur leurs échasses,
« S'approchent, *morphinés*, des doux Volubilis,
« Qui font, en susurrant, des grâces !...
« L'orchestre est à son poste, et les musiciens
« S'apprêtent à jouer des motifs anciens.
« Surtout ferme les yeux, car ceci n'est qu'un rêve !
« Crains qu'un réveil trop prompt empêche qu'il s'achève,
«... Car un rêve est un rien qu'un autre rien détruit !'... »

C. — Le rêve !

... C'est ainsi qu'en la paix d'une profonde nuit,
De grâce poétique exquisement parée,

La tendre Béatrice à mes yeux s'est montrée :
Ses malheurs n'avaient pas altéré sa beauté ;
Même elle avait encore, au front, la pureté
Qui donnait un éclat si chaste à son visage !...
— De réparer des ans l'irréparable outrage,
Elle avait négligé de prendre le souci.
La Jeunesse éclatait en elle, comme si
La Mort n'avait jamais effleuré de son aile
L'éclatante blancheur de sa grâce éternelle :
« Oui, Dante, reprit-elle, est satisfait de toi ;
« Il veut que cette nuit, en rêve, et sous ton toit,
« Un ballet soit dansé par les fleurs elles-mêmes...
. . . .
« Les Nymphes vêtiront leurs plus coquets emblèmes ;
« *Pan* sifflera, narquois, ses sifflotis moqueurs,
« Tandis que, capricants, les Satyres vainqueurs
« Feront, en gambadant, de sublimes folies !...
« Je frappe les trois coups !... Les douces Harmonies
« Vont s'épandre à torrents !... Les parfums enivrants
« Vont jeter dans les airs leurs souffles odorants !
« Cambrant sa taille, *Eros*, dieu des divins mystères,
« Va, de ses doigts nerveux, déchirer les anthères
« Et le *Soleil*, venu par ordre de *l'Amour*,
« Répandre en gerbes d'or ses rayons alentour !
« Admire et souviens-toi !... »
. . . .


La tendre Béatrice à mes yeux s'est montrée...

*
* *

... C'est alors que, dans l'ombre,
Tout à coup, j'aperçois un spectacle inouï !

Je tressaille, — et j'ai peur, tant je suis ébloui !
Des fleurs ! des fleurs encore ! et des fleurs dont le nombre
Couvre le sol jonché de splendides couleurs.
—(Oh! le pays de Rêve, ignoré des Douleurs!..)—
Un chant joyeux s'élève !... Et voilà que commence
Le ballet merveilleux, où, de son art immense,
Le Maître a répandu les trésors à foison....



BALLET

ACTE PREMIER

LA RHUBARBE ET LE SÉNE

I. — Entrée de ballet.

a) Sur le sol recouvert d'un frais et doux gazon,
S'avance, en rangs touffus, venant de l'horizon,
Un cortège formé de hautes Graminées.
La brise fait pencher leurs têtes géminées.
Le Bleuet les revêt d'un discret indigo;
Sous son rouge éclatant, l'ardent Coquelicot
Les vivifie et les colore.
b) Pieds nus et front lauré, sourire aux lèvres, Flore

Apparaît, répandant des fleurs. A son côté
Marche, resplendissant de divine beauté,
Adonis, sur son poing portant deux tourterelles...
c) ... Sur le bord de la scène, un long rang d'Asphodèles
Empêche les Houblons et les Lierres grimpeurs
De s'avancer trop loin. Les Nénuphars trompeurs
Cachent le ruisselet où se baigne la Mousse ;
Enrhumée, en un coin la Violette tousse,
Afin qu'on puisse aussi la voir! mais, c'est si bas,
Qu'on poursuit son chemin, et qu'on ne l'entend pas!...
. . . .
d) — Et là, pour mieux garder la fraîcheur des plus belles,
Pour éviter la pâmoison
Que le grand roi Soleil, ardent comme un tison,
Pourrait donner à ces petites péronnelles
De Pimprenelles...,
Le blond Sureau (— cet os à moelle en floraison ! —),
Le Sureau, gracieux, leur offre ses ombelles !

II. — Défilé.

Tout cela passe sous mes yeux :
C'est fin, menu, délicieux...
Cela court, frétille et s'agite :

— C'est le Dahlia qui s'invite
Chez le ventru Rhododendron ;
— C'est le tout modeste fleuron
De la timide Pâquerette,
Qui, se voyant à telle fête,
Dit à chacune : « Un peu ?... Beaucoup ?...

LES FLEURS

(BALLET EN DEUX ACTES)

Flore et les fleurs.

Pastel original de Mme GEIGER-RIOLET.

Apparaît, répandant des fleurs. A son côté
[illegible], resplendissant de divine beauté,
[illegible], sur son poing portant deux tourterelles…
Et… Sur le bord du chemin, un long rang d'Asphodèles
Empêche les Houblons et les Lierres grimpeurs
De s'avancer trop loin. Les Nénuphars trompeurs
Cachent le [illegible] où se [illegible] la Mousse ;
[illegible], en un coin, la Violette tousse,
[illegible] aussi le voit mais, c'est si bas,
Qu'elle poursuit son chemin, et qu'on ne l'entend pas !

. . . .

[illegible] pour mieux garder la fraîcheur des plus belles
[illegible] la pâmoison
Que le grand roi Soleil, ardent comme un tison,
Pourrait donner à ces petites péronnelles
De Pimprenelles…,
Le blond [illegible] moelle en floraison ! —
Le Sureau, gracieux, leur offre ses ombelles !

II. — Défilé

Tout cela passe sous mes yeux :
C'est fin, menu, délicieux…
Cela court, frétille et s'agite :

— C'est le [illegible] qui s'invite
Chez le ventru Rhododendron ;
— C'est le tout modeste fleuron
De la timide Pâquerette.
[illegible] fête,
Dit à chacune : « Un peu !… Beaucoup !… »





« Passionnément ?... Pas du tout ?... »
Sans que personne la remarque !
— C'est cette princesse de marque,
Son Altesse Camélia,
Qu'un roman béatifia [1],
Et qui se prélasse, pimbêche !...
— C'est le Raifort, au tissu rêche ;
Le Cresson, en bottes lié ;
— Et c'est le Seigle, humilié
Qu'à son paillon d'or, on préfère
(Pas même un Pin..., ce Conifère !)
Mais un ignoble Champignon,
Le noir Ergot, son compagnon...!
— ... Et c'est vous, éternelles Roses,
Symboles des apothéoses,
Roses des parcs et des ravins,
— Oui, c'est vous, Roses de Provins,
Qu'on admire et qu'on poétise,
Et qui riez de la sottise
De notre pauvre genre humain !...
— C'est toi, Verveine, et toi, Jasmin !...
— C'est toi, Clématite odorante,
Dont la tigelle indifférente
Grimpe sur n'importe quel mur !...
— C'est toi !... C'est vous !... C'est tout le pur,
Tout le beau, tout le vrai, tout le sublime ouvrage
Qu'un Dieu seul put créer !... tout le noble assemblage
Des perles, des rubis et des brillants divers
Dont le domaine est l'Univers !...

---

1. *La Dame aux Camélias*, de notre Alexandre Dumas fils.

— ... Et cela passe!... Et, seuls, pour garder les
Restent en faction les sabres des Orties!... [sorties,
. . . .
— Tandis qu'en un coin sombre, — oh! le triste abandon,
On voit, sans arrogance, un pauvre vieux Chardon
Dont le cœur patriote a, pour notre Lorraine,
Gardé sa dague souveraine;
On le voit, parlant bas, qui, seul, en sa bonté,
Accompagne, — resté timide, à son côté! —
Le Tussilage, — ce pas d'âne! —
Que son marcher boiteux à traînailler condamne!...

III. — Action dramatique.

...Mais voici qu'à l'orchestre on s'agite, — et voici
Que la scène en deux camps tout à coup se sépare :
D'un côté tout est jaune!... Et de ce côté-ci
Tout est devenu vert! — ... Un appel de fanfare
Passe à travers l'azur!... Le son lointain des cors
Y répond en tenant la note dominante!
L'instant est dramatique et je sens qu'imminente
Une lutte mortelle, un affreux corps à corps
Doit accomplir son geste affreux..., quand, étonné,
— Au moment où j'allais laisser couler mes larmes! —
J'entends crier ces mots, par un Lys, héraut d'armes :
« *Passe-nous la Rhubarbe, et t'auras le Séné!* »
. . . .
(Tandis que les Topinambours
Sortent des sons d'enfer de leurs larges tambours!)



IV. — Pas de Deux.

A.

Du parti des verts, se détache,
Coquet, fringant, belle moustache,
Monsieur le Comte du Séné. —
Son bout de chapeau minuscule
Est fait d'un rien de follicule,
Dernier cadeau de son aîné...
Son salut est plein de malice;
Et quand, doucettement, il glisse
Sur son pédoncule léger
Je suis tout ravi de l'entendre
Dire, dans un murmure tendre :
« Viens, ô Rhea [1], me protéger ! »
. . . .

B.

Du camp des jaunes, la Rhubarbe,
Portant des pompons de Joubarbe,
Posés un peu de ci de là,
S'avance à son tour, souriante...
Et sa blondeur luxuriante
Semble un fleuve où l'or se roula ! —
Le Séné lui tend sa main verte
Toute mignonnement ouverte
Et dit : « Je suis Tinevelly !... »
Et la tremblante demoiselle
Aimablement dit : « Je suis celle
« Qu'on nomme : Douce Petchili !... »

1. Rhea et non Rheum ; soyons féministe et galant. Que les botanistes nous excusent !

V. — Ensemble final.

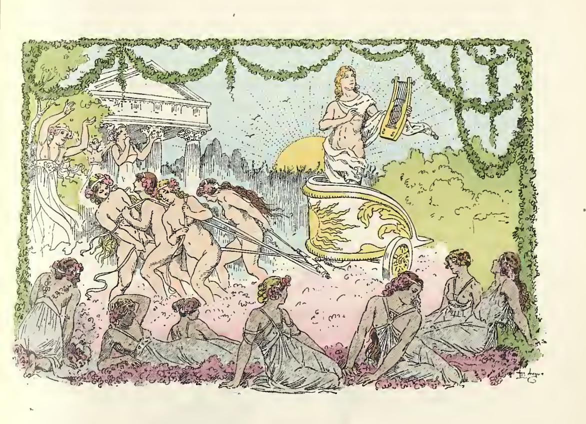
— Alors, en un élan, les deux camps se rapprochent...
Les jaunes et les verts sont bientôt confondus!...
... Et des violons éperdus
S'échappe un larghetto dont les notes s'accrochent!...
En un rythme valseur et le jarret tendu
— (Quand je dis le jarret, je veux dire les tiges), —
Chacun d'eux virevolte, accomplit des prodiges,
Et sur l'accord final, s'arrête, suspendu!!!...

Pendant ce temps, le pas de deux
Que Rhubarbe et Séné dansent avec ivresse
S'achève en un tableau de grâce enchanteresse...
...Tandis que le Rideau, très lentement, s'abaisse...

* * *

... *Et voici venir l'Acte Deux...*





ACTE II

LES FLEURS PECTORALES

(Aux très érudits...)

a) — La scène représente un antique jardin : —
Au fond, du côté cour, un immense gradin
S'élève, offrant ses bancs à la foule empressée
Où se meut et s'écrase, en un élan dressée,
La cohorte en tumulte et poussant de grands cris
Des Vulnéraires de tous prix.
Tous et toutes sont là : Basilic, Angélique,
Calament, Marjolaine et l'Hysope biblique,
L'Origan, le Fenouil, le Serpolet, le Thym,
L'Hypéricum, troué par arrêt du Destin,

Le Romarin, la Rue et la Menthe poivrée,
La Mélisse, attendant le verre d'eau sucrée
Offert à l'épousée à l'heure de l'Hymen
Quand, tremblante, à l'époux elle aura dit : Amen!
L'Absinthe au goût piquant, la tendre Sarriette
La Lavande si joliette ;
Et la Sauge, en latin s'écriant : « *Cur homo*,
« *Cur moriatur homo*,
« *Cur, cui Salvia crescit* » en son « *horto*[1] ? » —
b) ... Vis-à-vis d'eux se trouve une vieille mégère,
Une feuille de vigne énorme dans la main.
Elle cache son front couleur de parchemin.
On chuchote partout : « C'est dame Bérengère ! »



1. *In* École de Salerne. (*Deuxième partie : Matière médicale ; « Vertus de quelques simples. »*) Le texte exact est : *Cur moriatur homo cui Salvia crescit in horto ;* ce qui veut dire : Comment pourrait-il mourir l'homme dans le jardin duquel pousse la sauge ?

— Un Arum monstrueux, escorté d'un Roseau,
Fait mouvoir, sous son nez, son spadice en fuseau
Et, dans un bel élan de désir spasmodique,
Jette, avec un geste impudique,
Tous ses grains de pollen sur l'aïeule en fureur !
... La pauvre Mère la Pudeur
Lui fait une grimace et recule, en colère,
Se demandant comment la Censure tolère [1]
Qu'on laisse circuler un pareil polisson !
. . . .

A. Entrée de Ballet.

...Puis, tout se tait!... L'Orchestre attaque à l'unisson.
Les Harpes, en vibrant, font passer un frisson ;
De tous côtés, à flots, le soleil irradie :
Tout flambe, et l'on croirait un immense incendie !

a. — Défilé.

Deux à deux, en cadence, arrivent, confondus,
Anis et Badiane ; et, — cheveux frais tondus, —
Le Maïs [2] et les Capillaires.
— La légion des Scrofulaires
Les suit... *avec humeur !...* Les Moutardes, les Lins,
La coupable Sabine, — *(avide d'orphelins !)* —
L'Armoise... bénévole, et l'âpre Coloquinte
Se montrent à leur tour. — La troublante Jacinthe
Aguiche, en se moquant, la feuille d'Oranger
— Qui craint de perdre, en ce danger,
Sa fleur... pourtant à cinq pétales !... —

1. La Censure censurant la Nature ! Hélas ! si pareille chose était permise que deviendrions-nous, Madame ?
2. Stigmates ou *Chevelu* de Maïs.

Les Amandes sentimentales
Poussent de longs soupirs, *amers ou doucereux* [1],
Selon que leurs pensers sont gais ou douloureux...
La Pervenche, appuyée au long bras de la Canne,
Ricane
En voyant s'avancer les Fucus empâtés!...
Et le Riz (ce dessert cher aux enfants gâtés!),
Le Riz — qu'on dévorait sur les bancs de l'école —
Rigole !...

. . . .

... Et tout cela lancé, pressé, poussé, tassé,
Tourne et saute en mesure, et se tient, harassé,...
... Tandis que rentre, seule, altière Célimène,



Dame Camomille Romaine !...

1. Les amandes douces et les amandes amères.

*
* *

b. — Menuet.

. . Mais voici qu'apparaît un gracile Bleuet.
Il fait un pas, s'incline, et, sur un ton fluet,
Annonce un nouveau pas de danse :

I

Doucement, sur un air chantant de menuet,
Un cortège imposant de Racines s'avance...
— En passant, elles font d'abord la révérence ;
Puis, un groupe de cinq [1], tournant sur ses pivots
S'élance au premier rang. — Les arrivants nouveaux
S'arrondissent en cercle... et la danse coquette,
Avec ses longs saluts, — très bas, — à l'étiquette,
Est menée à ravir !... — Et, sous des bravos fous,
Ache, Asperge et Fenouil, Persil et Petit Houx [1]
Font, en choquant le sol, qu'ils frappent à grands coups,
Des passades... végétatives ! ..
— A chacun de leur mouvement
Les exclamations les plus admiratives
S'échappent laudativement !!!
— Un vieux tronc, tout ridé, leur fait ce compliment
(Qu'accueillent, en riant, ces dames attentives) :
« Oh ! Mesdames ! bravo !... Cette fois-ci, vraiment !
« Ayant ouvert le bal, vous fûtes, un moment,
« ...Pour tout de bon... apéritives!!!... ».

---

1. Les cinq racines apéritives.

II

Chacun rit, excepté pourtant le Quinquina
Qui n'a
Pu refréner un geste, et fait un nez d'une aune !
De rouge qu'il était, il est devenu jaune
Et dit à son voisin, le prudent Quassia :
— « As-tu vu ce toupet !... Comprends-tu cette audace ? »
« — Allons ! mon vieux Calisaya,
« Ne fais donc pas cette grimace,
Répond l'autre..., et reste à ta place.
« T'es susceptible... On te connait :
« T'as l'*Quinquina près du bonnet !*...
« Voyons, tu sais bien qu'avant tout,
« Tu fus chanté par CAVANTOU...
« Que PELLETIER, son camarade,
« T'a mis ensuite en marmelade !
« Que tu fus alcaloïdé,
« Bouilli, truffé, coupé, vidé,
« Tailladé, fécondé, lardé
« Et que tu fus même... fraudé !...
« De quoi te plains-tu, misérable ?
« Ta gloire est incommensurable !
« Que dis-je ! en bronze, on la coula ! !
« — Il est vrai que, pour celui-là,
« Je comprends que tu te dérobes ;
« Et que voir la paire de robes [1]
« Dont tes pères sont revêtus
« Ça n'excite pas tes vertus !...

1. Allusion indiscrète à l'incroyable statue des malheureux PELLETIER et CAVANTOU qui bravent à la fois l'esthétique et le bon goût, grotesquement plantés sur leur socle du boulevard Saint-Michel.

« ..... Que ton opinion chevauche ;
« Que tu te dis : celui de gauche
« Est-il l'autre ?... ou bien celui-ci ?...
« Serais-tu donc artiste aussi ?...
« — Mais l'Art, mon bon ami, c'est toute une autre affaire.
« Le Beau ! c'est simplement du Beau !... La chose est claire,
« On voulut faire laid ?. . . — On a bien réussi ! .
« Huanuco ! Loxa ! Voyons, dites Merci !! »
. . . .
.... Et tandis que ce gai colloque continue,
Le menuet s'achève et la suite est venue...
. . . .

c. — Suite

Une troupe de demoiselles
Est là depuis quelques instants.
On croirait qu'elles ont des ailes,
Tant leurs chassés-croisés sont prompts et gambadants !
..... Tantôt on voit poindre une d'elles ;
Tantôt c'est l'autre ; — ..... ou bien, aux accords discordants
De la musique, on croit que toutes vont se battre.
— Et toujours elles vont, trois d'un coup, contre quatre !
..... Je regarde la lutte et je vois, en effet,
Que ces quatre toujours forment l'accord parfait
Que les trois autres, avec grâce,
Cherchent à prendre aussi leur place,
Mais que tous leurs efforts sont vains...

* * *

— Alors, sur un arpège, — (aux accents si divins
Que, tels, un maître seul peut en orner sa lyre) !

Les sept sœurs [1] s'unissant en un soudain délire
Ne font plus qu'une gerbe et qu'un tout enchanteur !...
— ..... Et voici qu'apparaît Orphée !... Et le Chanteur
Céleste est sur un char que des nymphes entraînent !...
Sur un luth merveilleux ses longs doigts se promènent...
« *Évohé! Évohé!* » Dans l'air passe un frisson ;
On bat des mains à l'unisson...

Tout le corps de ballet s'élance, le salue,
Acclamant à grands cris sa gloire, et s'évertue
A dominer les voix, les bravos, les rumeurs. —
Mais le Maître charmeur va parler ! — Les clameurs
S'apaisent aussitôt... — Dans un profond silence,
Descendant de son char, le poète s'avance,
Prélude sur sa lyre, et, superbe, commence :

Récitatif (point de fugue et accompagnement de basson à l'orchestre).

« O Fleurs ! Ames pures des cieux,
« Vous, dont l'Harmonie éternelle
« Est l'œuvre parfaite des dieux,
« Je sais d'où vient votre querelle !...

« L'Homme, à qui Zeus avait donné
« Votre présence sur la terre,
« A sa science a condamné
« Votre charme et votre mystère.

« Il n'a pas vu que tout, en vous,
« N'était que tendresse et que grâce

1. Ces SEPT sœurs sont tout simplement les 4 fleurs pectorales ! (O mystère insondable des EXACTES mathématiques !)

« Et du rôle divin, jaloux,
« Il a voulu prendre la place.

« Comme des sujets asservis
« Qu'on murerait en des Bastilles,
« Sans vous demander vos avis,
« Il vous imposa des familles !

« Vous fûtes, suivant son désir,
« Gamos ou dialypétales
« Ou, tel étant son bon plaisir,
« Zygomorphes ! Polysépales ! !

« Il vous donna des noms en *us*,
« Des noms en *a*, des noms en *ique*,
« Et vous devîntes un rébus
« Qu'il appela « la Botanique ! »

« C'est pourquoi je viens aujourd'hui
« Vous rendre des honneurs suprêmes.
« L'Homme !... On n'a pas besoin de lui,
« Faisons nos affaires nous-mêmes !...

« Et vous, les sept fleurs que voilà,
« Mauve ! Guimauve ! et toi, Pas d'âne,
« Qu'il a nommé le farfara [1] !?..
« Toi ! Bouillon-Blanc que l'on profane !

« Coquelicot et Pied-de-chat !
« Vous, enfin Violette... bleue [2],

---

1 Tussilago farfara.

2. N'avez-vous pas remarqué, en effet, que les violettes officinales (vendues dans les officines, comme leur nom l'indique) étaient bleues ??

« Faites la nique à ce Pacha
« — (Grotesque en son habit à queue),

« Et qui dédaigna vos valeurs
« En vous nommant les QUATRE FLEURS !!?... »

. . . .
. . . .

— Il dit ! — Et les Echos, cachés au fond des bois,
Répétaient à l'envi les éclats de sa voix ;
— Il dit ! — et, de partout, les Nymphes et les Faunes,
Les satyres barbus, aux allures bouffonnes,
Accouraient pour le voir ; — et les Tritons des eaux
L'écoutaient, attentifs, au milieu des Roseaux !



Alors on vit ceci : Tout à coup le Soleil
Descendit sur la terre en un orbe de feu !
Tout prit sur son passage un éclat sans pareil
On ne vit plus le ciel ni son horizon bleu...

*
* *

.... Et le Soleil cria : « Place au Dieu de lumière !
« Chassons de tous côtés l'Erreur !
« Aidons l'Homme, au contraire, à prendre à la matière
« Ses secrets les plus beaux ! Soutenons sa ferveur !
« Place aux Savants ! — Place à la Vie !... et place encore
« A ceux qui vont toujours plus haut chercher l'Aurore !
« Place aux cœurs justement épris du Bien ! du Pur !
« Acclamons les Vaillants !... et méprisons l'Obscur
« Et le lâche sectaire, ami de l'ombre immonde !
« Il faut que les clartés rayonnent sur le Monde !
« Sur le Passé défunt..., place au Progrès futur !... »
. . . .
Et Phœbus-Apollon remonta vers l'Azur.

*
* *

L'orchestre, sur ces mots, éclate avec ivresse...
..... Un immense chant d'allégresse
S'élève jusqu'aux Cieux ! —
— Au seul bruit d'un signal
Le décor disparaît. — Sur le fond théâtral,
— Et du sol jusqu'au point où l'on touche les nues, —
L'espace immense est plein de fleurs, toutes tenues
Par des liens cachés, — si bien que l'on ne voit

Qu'un parterre inouï, fait de couleurs si belles
    Que c'est un éblouissement !
Le givre et la rosée, en un jaillissement
    De fulgurantes étincelles,
Jettent des feux si vifs que, par instants, l'on croit
Qu'elles ont des brillants pendus à leurs oreilles !

. . . .

Mais voici tout à coup que, vivantes merveilles,
Chaque fleur devient femme ! Un essaim radieux
De nudités s'élance ! — Et sous l'harmonieux
Glissement de leurs pas, un souffle d'air léger
    Où l'on sent encor voltiger
Le suave parfum des humides corolles,
S'échappe, pénétrant et doux. — Des banderoles
Au-dessus de leurs fronts forment des auréoles
Où le soleil joyeux éclate et resplendit !

. . . .

Final :

Cependant à l'orchestre un accord retentit.
C'est le tableau final avant l'apothéose :

Du haut du cintre, pend, d'allure grandiose,
Une voûte, où la Rose accouplée à la Rose,
Forme un tissu soyeux, varié, chatoyant ;
    — Et, sur le sol tout verdoyant,
Au centre, est un bouquet, qui se tient immobile.

LES FLEURS

(BALLET EN DEUX ACTES

Mais voici tout à coup que, vivantes merveilles,
Chaque fleur devient femme...

(Page 82)

Tableau de AD. LA LYRE.

[illegible], tout de couleurs si belles
[illegible]
[illegible] en jaillissement
[illegible]
[illegible] par instants, l'on croit
[illegible] à leurs oreilles!

. . . .

Mais voici tout à coup que, vivantes merveilles,
Chaque fleur devient femme! Un essaim radieux
[illegible] s'élance! — Et sous l'harmonieux
[illegible] de leurs pas, un souffle d'air léger
Où l'on sent encor voltiger
Le suave parfum des humides corolles,
[illegible] pénétrant [illegible]. — Des banderoles
Au-dessus de leurs fronts forment des auréoles
Où le soleil joyeux éclate et resplendit.

. . . .

Final

Cependant à l'orchestre un accord retentit :
C'est le tableau final avant l'apothéose :

Du haut du cintre, pend, d'allure grandiose,
Une toile, où la Rose accouplée à la Rose
Forme un tissu soyeux, varié, chatoyant.
— Et, sur le sol tout verdoyant,
Au centre, est un bouquet, qui se tient immobile,



— Dans un mouvement très habile,
Une Anémone Pulsatile,
Offrant le bout des doigts à l'une de ces fleurs,
La conduit au-devant de la scène, s'incline,
Puis va prendre sa place au milieu de ses sœurs.—

Alors, d'une voix cristalline,
Le bouillant Bouillon Blanc, bouillonnant à merci,
— Sur un ton, cette fois modeste et radouci,
Dit la ballade que voici :



BALLADE DES FLEURS PECTORALES



Nous sommes les Fleurs Pectorales :
Chacun nous aime et nous connaît.
— Aux préférences doctorales
Sachant nous soumettre à souhait,
— Que l'on nous édulcore ou non,
Nos opinions libérales
Acceptent tout sans dire : Non!
.... Nous sommes les Fleurs Pectorales...

Nos propriétés générales
Font, de nous, l'idéal parfait!
Si les douleurs sont viscérales
Ou si, parfois, il apparaît
Que le nez souffre..., ou le menton,
.... Ou les fonctions humorales,
— A tous, nous redonnons du ton :
Nous sommes les Fleurs Pectorales!

Faut-il guérir les amygdales?
C'est notre rôle tout à fait...
— Dans les luttes électorales,
Si la voix doit porter le trait,
Et, s'il faut, pour salir un nom,
Quelques injures gutturales, — .....
Nous faisons d'un bègue... un Danton!...
Nous sommes les Fleurs Pectorales!

ENVOI

Prince des Thérapeutes, dont
Les formules sont minérales,
De nos vertus profite donc :
Nous sommes les Fleurs Pectorales!!

LA FIN D'UN RÊVE

.... Sic transit gloria!

On crie! On applaudit!... Et j'allais à mon tour
Applaudir et crier, lorsque l'éclat du jour
Apparut, emportant la suite de mon rêve!
Je ne saurai jamais, hélas! comment s'achève
L'acte deux!... Et jamais aucun ne le saura!...
J'ai dit ce que j'ai vu. — Quelqu'un de vous pourra
Me traiter d'imposteur, mais je ne crains personne.
J'ai voulu quelque peu distraire votre ennui;
Si je l'ai pu, tant mieux! Sinon qu'on me pardonne!
Ici, rien n'est contraire aux intérêts d'autrui :
« Car un rêve est un rien qu'un autre rien détruit! »



LES EXAMENS

A-PROPOS EN VERS

dit par

M. BACQUE, du Conservatoire,

à la

SOIRÉE AMICALE

DONNÉE A L'HOTEL DES SOCIÉTÉS SAVANTES

le Mardi 22 Décembre 1903

par

L'ASSOCIATION AMICALE DES ÉTUDIANTS EN PHARMACIE DE FRANCE

LES EXAMENS

« Cuique Suum »

Sous le titre pompeux de « maistre apothicaire »,
J'ai, dans de mauvais vers, poète trop précaire,
Trouvère insuffisant, Messieurs, et sans grand art,
Essayé de chanter le métier de potard ..

J'ai pris mon bien partout, cueillant à gauche, à droite,
Ici, parmi les fleurs ; — là, dans la ligne étroite
Des chimiques produits ou des mortiers déserts,
Les multiples sujets de mes propos diserts...

Mais aujourd'hui mon rôle est meilleur et moins grave ;
    Nulle contrainte ne l'aggrave :
Je dois à vos esprits, à la gaîté dispos,
    Présenter un court à-propos.

Aussi, ne cherchant pas d'autre objet que vous-mêmes,
Je parlerai de vous, — de vos désirs extrêmes,
Et sans aller courir par trente-six chemins
Je prendrai les plus chers : j'ai dit « vos examens ».
. . . .

L'examen ! — Ce mot seul me ramène à l'École ! —
L'examen ! — Le fantôme horrible de la « colle »,
A ce mot seul, se dresse à mes yeux foudroyés !..
... J'y fus « collé », Messieurs, tel que vous me voyez !

En mon temps, j'ai tremblé devant l'âpre synthèse...
Au nez du professeur, parfois, je fus fort aise
Qu'un copain bienveillant me soufflât sans terreur
De quoi rattraper mon erreur...

Le maître souriait, excusant cette audace !...
Il avait autrefois, peut-être, à même place,
Fait même chose ! — Ici, Messieurs, rien ne se perd,
Pas plus constantes lois que candidat expert !...

* * *

Stagiaire, au préparatoire,
De l'alambic distillatoire
J'ai contemplé le cuivre et l'ai même astiqué !
J'ai fait de Desessartz le sirop compliqué.

Montant la garde, en sentinelle,
Devant les chausses de flanelle,
En lisant *l'Assommoir* ou *la Fille Elisa*,
J'ai filtré le Nerprun, passé le miel Rosat !

... Comme vous, de la glycérine,
Du glucose ou de la dextrine,
De l'alcohol subtil ou de l'éther nitreux,
J'ai subi les effets... savants et... désastreux !...

LES EXAMENS

De l'alambic distillatoire
J'ai contemplé le cuivre et l'ai même astiqué !

(Page 90)

Aquarelle originale de M. Léon GRIMBERT.



L'examen ! — Ce mot seul me ramène à l'École !
L'examen ! — Le fantôme horrible de la « colle »,
A ce mot seul, se dresse à mes yeux foudroyés !..
J'y fus « collé », Messieurs, tel que vous me voyez !

En mon temps, j'ai tremblé devant l'âpre synthèse.
Au nez du professeur, parfois, je fus fort aise
Qu'un copain bienveillant me soufflât sans terreur
De quoi rattraper mon erreur…

Le maître m'excusera cette audace !…
Il avait autrefois, peut-être, à même place,
Fait même chose ! — Ici, Messieurs, rien ne se perd
Pas plus constantes lois que candidat expert !…

Stagiaire, au préparatoire,
De l'alambic distillatoire
J'ai contemplé le cuivre et l'ai même astiqué !
J'ai fait de Desessartz le sirop compliqué.

Montant la garde, en sentinelle,
Devant les chausses de flanelle,
En lisant *l'Assommoir* ou *la Fille Elisa*,
J'ai filtré le Nerprun, passé le miel Rosat !

Comme vous, de la glycérine,
Du glucose ou de la dextrine,
De l'[illegible] nitreux,
J'ai subi les effets… savants et… désastreux !…



Comme vous, au laboratoire,
Ceint de la blouse obligatoire,
J'ai laissé barboter, dans les flacons surpris,
Le sulfhydrique gaz... au parfum de grand prix!...

Comme vous, — et tel un cyclope, —
J'ai mis mon œil au microscope
Et d'une main profane .. où manquait le compas,
J'ai reproduit des traits... que je n'y voyais pas!...

Mon effort fut grand en physique...
Et mon savoir géodésique,
Sous l'angle cristallin, cher au doux Babinet,
Me fit trouver... la rime au vers qui me venait!

Dans les prés, j'ai cueilli la Rue...
Et sur son odeur forte et crue
J'ai, par de beaux discours, dits sur un ton vainqueur,
Rassuré la... compagne, à qui j'offrais mon... cœur!...

... Comme vous, j'ai dû faire escale
A la matière médicale,
Comparant le Carthame au Safran parfumé
Et méprisant l'Ergot, — ce gnôme déplumé!...

Et comme vous enfin, Messieurs, j'ai, pour conclure,
Prenant, livres en mains, ma tâche à grande allure,
Pioché, veillé, lutté, quand venait l'examen
Afin de conquérir l'ultime parchemin...

Mais le diplôme acquis, — hélas! avec tristesse,
J'ai laissé pour toujours la sublime jeunesse...
J'ai quitté votre École et n'y viens désormais
Que pour y retrouver les maîtres que j'aimais...
. . . .

*
* *

Vous ferez comme moi, qui fis comme tant d'autres!
Vos souvenirs viendront à la suite des nôtres
Et vous direz aussi, quand tout sera fini :
Chère École!... Age heureux!... Temps passé!... Temps béni!...
. . . .

Mais ce soir, vous êtes encore
Jeunes, joyeux! — L'Espoir décore
Vos beaux fronts de vingt ans de son rêve ingénu !...
Vous marchez vaillamment vers le grand Inconnu...

Marchez donc! — Seul, l'Effort est le maître sublime ..
Il faut un rude élan pour atteindre à la cime!...
En avant! Gravissez un à un les degrés ;
Que votre ardeur s'exalte et, Messieurs, vous vaincrez!

C'est, du moins, pour vous tous, ce qu'ici je souhaite...
Et si vraiment les vœux d'un infime poète

LES EXAMENS

Dans les prés, j'ai cueilli la Rue...

(Page 91)

Aquarelle originale de M. Léon GRIMBERT.

Mais le diplôme acquis, — hélas! avec tristesse,
J'ai laissé pour toujours la sublime jeunesse...
J'ai quitté votre École et n'y viens désormais
Que pour y retrouver les maîtres que j'aimais..

. . . .

LES EXAMENS

Vous ferez comme moi, qui fis comme tant d'autres
Vos souvenirs viendront à la suite des nôtres
Et vous direz aussi, quand tout sera fini :
Chère École!... Age heureux!... Temps passé!... Temps béni!...

. . . .

Mais ce soir, vous êtes encore
Jeunes, joyeux! — L'Espoir décore
Vos beaux fronts de vingt ans de son rêve ingénu !..
Vous marchez vaillamment vers le grand Inconnu.

Marchez donc! — Seul, l'Effort est le maître sublime
Il faut un rude élan pour atteindre à la cime!...
En avant! Gravissez un à un les degrés ;
Que votre ardeur s'exalte et, Messieurs, vous vaincrez!

Ainsi, du moins, pour vous tous ce qu'ici je souhaite
Et si vraiment les vœux d'un infime poète

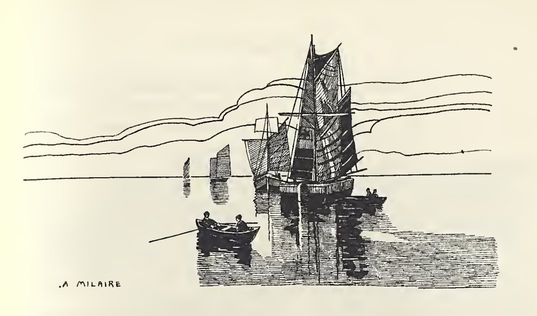




Sont entendus des Dieux, — les miens sont si parfaits
Que bientôt, tous reçus, comblés de leurs bienfaits,
Vous en reconnaîtrez les magiques effets!
. . . .



LES EAUX



LES EAUX

I

Les Eaux vivent. — Leur vie est pleine de surprises :
S'échappant à grand bruit des rochers entr'ouverts,
Elles vont, sous le souffle impérieux des brises,
Traversant les hameaux, les cités, l'Univers...

Les Eaux dorment. — L'étang s'alanguit et sommeille,
Le lac reste muet sous le ciel éclatant ;
Si le zéphyr rôdeur les trouble et les éveille
Ce n'est qu'un court frisson qui s'apaise à l'instant.

Les Eaux chantent. Leurs voix sont belles... On écoute,
Effrayé, le torrent qui roule avec fracas ;
Et, pour le cœur charmé, le ruisseau... goutte à goutte...
Murmure sa romance, aux accents délicats.



Traversant les Cités...

Les Eaux meurent. — Leur mort est pleine de mystère:
La mer est le sépulcre où le sort les conduit;
Et c'est de tout le bruit des échos de la Terre
Que l'Océan s'émeut et gronde jour et nuit.

Les Eaux savent aussi se moquer, jouer, rire ;
Elles savent pleurer: leurs larmes sont d'argent...

Elles savent rêver : lorsque le vent soupire,
Leur rêve, sur les flots, vole en se prolongeant...



S'échappant à grand bruit des rochers entr'ouverts.

Elles savent aimer ; l'amour est dans leurs âmes
Et, sous leurs plis mouvants, il cache ses attraits...

Elles savent se taire : oh ! les secrets infâmes
Qu'elles gardent au fond de leurs lits toujours frais !..

II

Mais garder les secrets, hélas ! c'est œuvre vaine,
Que sert-il de couvrir le crime ou la terreur,
S'il est des maux plus grands, s'il est plus grande horreur :
Les Eaux n'effacent pas la Haine ;
Les Eaux n'effacent pas l'Erreur !

Leur puissance est un mythe et leur force incertaine
Sombre devant l'envie et devant la fureur :
Engloutissant ensemble et victime et vainqueur,
Les Eaux n'effacent pas la Haine,
Les Eaux n'effacent pas l'Erreur !

Aux rives du Jourdain, versant l'onde sereine,
Jean croit des vérités être l'avant-coureur ;
Mais le Doute proteste et rit du discoureur :
Les Eaux n'effacent pas la Haine,
Les Eaux n'effacent pas l'Erreur !

III

Coulez, Torrents ! Et vous, Cascades jaillissantes,
Tombez du haut des rocs !.. Mugissez ! Ecumez !

Sortez des puits profonds et venez, bondissantes,
Vous toutes, Eaux du gouffre et vous, Eaux des sommets !

Eaux des Fleuves, des Lacs, Eaux de la Mer prochaine,
Venez !... Unissez-vous en une sainte ardeur :
. . . .
Mais les Eaux ont glissé, n'effaçant pas la Haine,
Et la Mer a passé sans effacer l'Erreur !



ENVOI

A Madame SEGOND-WEBER,
de la Comédie-Française.

En écoutant la voix, belle, grave, profonde,
Nette comme un cristal, limpide comme une onde,
Voix de la grande artiste... au talent si parfait
Que l'on croit voir en Elle et qu'Elle est, en effet,
Muse aux dieux échappée, une muse vivante. .

Je sentais, sous sa grâce exquise et captivante,
Se fondre par degrés ma trop juste terreur :
Les lèvres, qui de Phèdre *avaient dit la fureur ;*
Qui, de Guanhumara, *par la haine excédée,*
Avaient clamé l'horreur ; les lèvres de Médée,
De Berthe, *fille d'Aude et fille de Roland,*
Ces lèvres déclamaient mes vers !!

...Caché, tremblant,
J'écoutais... Et soudain mon âme fut ravie :
Sa voix en les disant leur insufflait la Vie...
Ils prenaient en passant un peu de sa beauté.
Dits par Elle, on sentait moins leur fragilité...

« *Les torrents apaisés s'écoulaienl dans la plaine ;*
« *Les ruisseaux murmuraient des chants pleins de douceur ;*
« *Et les Eaux, dans leur course, effaçaient toute Haine!*
« *Et la Mer, à sa voix, avait vaincu l'Erreur !!...* »

PROPOS
HUMIDES

PROPOS HUMIDES

I

C'était le soir, à la campagne, pendant les vacances dernières. Je me promenais à l'entrée de la forêt avoisinante, en compagnie d'un brave apothicaire avec lequel je venais de copieusement dîner.

Rien ne vaut un bon repas pour éveiller dans l'esprit les tumultueux échos des vérités premières; et plus d'un n'est philosophe qu'après boire. Nous allions donc en devisant et nous arrivâmes bientôt au bord de l'eau. Un pont rustique, jeté sur une cascade tourbillonnante, arrêta nos pas. Séduits par le pittoresque de l'endroit, nous vînmes nous accouder sur le parapet de bois et nous nous mîmes à contempler l'eau qui fuyait sous nos yeux...

Le soir tombait. La nuit, par saccades, commençait d'étendre autour de nous son manteau d'ombre et tirait avec lenteur les rideaux nébuleux où se cache le soleil. Une douce et poétique mélancolie s'épandait sur les choses...

J'avais composé, quelques jours plus tôt, les vers que l'on vient de lire [1]. Ému par la beauté

1. *Les Eaux*, page 97.

du spectacle qui s'éteignait doucement sous nos yeux, je me mis à les déclamer à mon aimable compagnon. Il m'écoutait. Il souriait avec une exquise ironie...

La nuit était venue. La lune, maintenant, nous enveloppait de sa laiteuse clarté. Tout à coup j'aperçus le visage du vieil apothicaire, tout blanc sous la lumière blanche de Tanit. Il exprimait une indulgente pitié. Ses épaules s'agitaient sous un petit frémissement amical et moqueur. Il soupira, puis il laissa tomber ce seul mot : « Poète ! »

Cette fois, je n'y tins plus. Et, devenant lyrique, je lançai dans un geste grandiose, mon invocation tumultueuse aux éléments divers des ondes invincibles ... C'est alors...



II

...C'est alors que, narguant ma verve invocatoire,
Le vieux potard, héros de cette sombre histoire,
Bondit en s'écriant : « C'est une trahison !
« Et, sur ma foi, Monsieur, vous perdez la raison !...
« Les Eaux n'ont rien à voir dans tous vos dithyrambes
« Et ça ne tient pas sur ses jambes

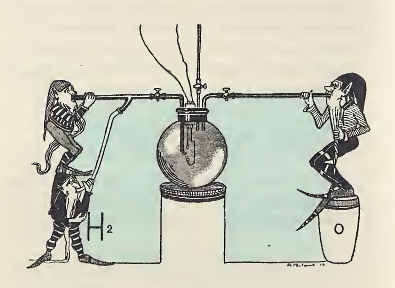
« Ce que vous me racontez là !...
« — L'Eau, veuillez retenir cela,
« N'est d'aucun philosophe ou l'élève ou l'émule;
« C'est un corps, dont on sait la source et la formule,
« Dont le nom symbolique est charmant: « H^2 O!... »

« H^2 O ! C'est un nom léger comme un oiseau !
« Cela court, va, rapide, en effleurant la terre;
« — On dirait en passant que ça vous désaltère ! —
« H^2 O!... C'est parfait! H^2 O!... C'est concis !
« Et bien des noms humains, Monsieur, sont moins précis !

« Quoi !... Vous riez? — J'en suis fort aise.
« Vous doutez ?... Nous allons en faire la synthèse
« En volumes autant qu'en poids...
« Et même les deux à la fois :

« Dans un ballon plein d'oxygène
« J'offre à l'aérophile et flottant hydrogène,

« Cher au cœur de Santos-Dumont[1]
« L'honneur d'un steeple furibond.
« Il entre (en coup de vent, c'est le cas de le dire),
« Et, tandis qu'à ce jeu chacun souffle et soupire,
« Je lance au milieu d'eux, par deux fils apporté,
« Un courant d'électricité!...



« L'Étincelle s'allume et brille...
« Les deux gaz dansent le quadrille...
« Et sous nos yeux ravis d'un spectacle aussi beau,
« Une goutte se forme et paraît : « H^2 O! »
« ... Une, deux, trois!... Passez, muscade!
« Servez chaud! Voilà la cascade!
« Supposez un ballon plus grand :
« J'allais vous offrir un torrent!
« ... Et je sais beaucoup de ministres,
« De gais lurons, de fous sinistres,

1. Santos-Dumont, célèbre aéronaute du xxe siècle.

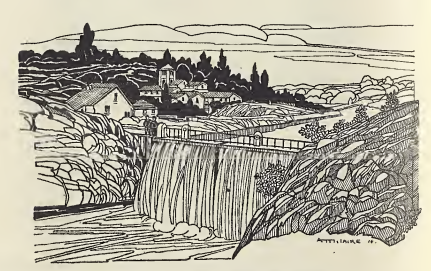
« D'adultes et de nourrissons,
« De curés et de francs-maçons;
« Des généraux, des saltimbanques,
« Et des banquiers nés dans leurs banques;
« Je sais nombre de villageois,
« De poètes et de bourgeois,
« De Russes, de Nippons, d'Osmanlis polygames
« ... Et même quelques belles dames!
« Dont l'arrivée au monde est loin d'avoir été
« D'une aussi sublime beauté!
« Telle est la vérité!... Mais s'il fallait vous croire,
« Les Eaux seraient bientôt personnages d'histoire,
« Iraient à la bataille et noieraient l'univers
« Pour vous donner prétexte à nous donner des vers!

« Que deviendrions-nous dans ces alternatives?
« Où trouver à nouveau vos forces purgatives,
« Tricolore *Glauber?*... légère *Rubinat?*...
« Qui te remplacerait, chaste *Carabana?*

« Ancestrale *Sedlitz*, vas-tu fermer boutique?
« Vas-tu mourir, *Epsom*, source aristocratique?
« *To be or not to be!*... Sur le ring, au Derby,
« *I will not return to flirt with you, Lady!...*

« Non, non! Monsieur, chassez tous ces pensers moroses...
« Et, suivant la chanson : « *Laissez, laissez les roses,*
« *Laissez les roses aux rosiers...* »,
« Laissez les eaux passer au nez des éclusiers...
« Laissez le bon *Goulard*, sévère et taciturne,
« Blanchir, pudiquement, son extrait de Saturne!

« Laissez aux gras Teutons, amoureux des hoquets,
« *Seltz* et son gaz subtil s'échappant en bouquets!...
« Que l'âme de *Raspail*, à *sa* gloire attentive,
« Voie, en neige *son* camphre en *son* Eau Sédative!...
« Qu'au front des blondes... pointe un casque fauve, orné
« De tes reflets cassants, liquide oxygéné !
« Que partout, que toujours, limpide, immaculée,
« Tu sois la Reine, Eau distillée !
— Le vieillard soupira; — puis, sur un ton plus doux:
— « Nous la prions, dit-il; c'est notre Sainte à nous ..
« Nous l'invoquons, Monsieur, le soir, à deux genoux;
« Et voici l'ardente prière
« Qui monte de nos cœurs vers la Déesse altière :



Laissez les eaux passer au nez des éclusiers...

PROPOS HUMIDES

Nous l'invoquons, monsieur, le soir, à deux genoux !

(Page 110)

Composition originale de Léon LEBÈGUE.

Hors-texte N° 10

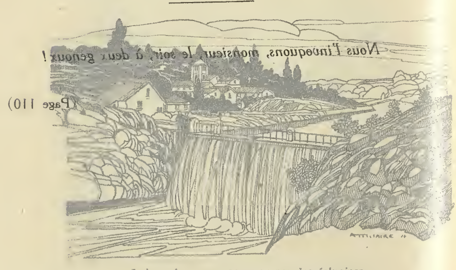
PROPOS HUMIDES

Nous l'invoquons, monsieur, le soir, à deux genoux !

(Page 110)

Composition originale de LÉON LEBÈGUE.

... l'eutons, ...
... subtil s'échappant en bouquets !...
... Raspail, à sa gloire attentive,
... camphre en son Eau Sédative !...
... des blondes... pointe un casque fauve,
De tes reflets cassants, liquide oxygéné !
« Que partout, que toujours, limpide, immaculée,
« Tu sois la Reine, Eau distillée !
— Le vieillard soupira ; — puis, sur un ton plus doux :
— « Nous la prions, dit-il ; c'est notre Sainte à nous ..
« Nous l'invoquons, Monsieur, le soir, à deux genoux .
« Et voici l'ardente prière
« Qui ... déesse altière :



Laissez les eaux passer au nez des éclusiers...


H² O
Lebègue
Aqua fontis
Ora pro nobis

PRIÈRE

I

Aqua fontis
Et cœlestis
Aqua simplex,
Chère au Codex;
Puteana[1],
Dulcis aqua;
Meræ undæ
Et pluviæ...
Dans nos bocaux
Versez à flots
De quoi payer
Notre loyer!

II

Aqua cœli!
Aqua terræ!
Aqua tecti
Et cisternæ!
Urbis aqua,
— Non gratuita!
Nous vous prions
Vous supplions,
D'emplir sans trêve
Nos potions
Des visions
Tendres du rêve!!

---

1. *Puteana :* Eau de puits. . (Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté.)

III

Grand *Saint-Galmier*, grand *Saint-Alban*,
Vous, *Saint-Nectaire*, et vous, *Saint-Jean*,
Devant la noble « Aqua fontis »
S'il vous plaît « *Ora pro nobis !* »
Et toi, tout-puissant *Saint-Médard*,
Arroseur fécond, par ton art
Fais couler les flots de l'Eden !
Amen ! Amen !

. . . .

* * *

— « Enfin, Monsieur, dit-il l'âme encore attendrie,
« Enfin, songez à la Patrie !...

« Que deviendra *Vichy* si les rois n'y vont plus ?
« *Lourdes* fera faillite, à défaut de perclus !...
« Clefs en mains, cendre au front, abandonnant la Ville,
« Le maire et les adjoints quittant *Contrexéville*,
« S'en iront, tel l'antique et fameux Juif-Errant,
« Dans les griffes du... Schah... pleurer à Téhéran !

« *Plombières*, c'en est fait !... Ta gloire intestinale
« S'achèvera bientôt *en débâcle finale !*...
« *Eaux-Bonnes*, *Cauterets*, *Bussang*, *Dax* et *Vittel*
« S'en iront loger à l'hôtel !...
« Pour la première fois, succombant à la force,
« *Orezza*, fille de la Corse,

« Voyant son lit souillé, ses domaines conquis,
« Gagnera, les yeux secs, l'invincible maquis !...

« *Vals* ne valsera plus !... Dans une horrible dèche,
« *Rigolette* et *Carmen* déserteront l'Ardèche...
« Le *Mont-Dore*, exhalant ses parfums les plus doux,
« Rendra son âme au ciel... dans un accès de toux...
« Et — tel un torrent qui s'écoule,

« Sur les chemins du Puy, nous verrons *La Bourboule*
« Aller de bourg en bourg... ayant perdu la boule !... »
— « La mort dans l'âme alors, Monsieur, j'irai chercher,
« Les bains d'air remplaçant la trempette aquatile [1]
« Quelque coin pittoresque, où, loin de mon clocher,
« J'irai fonder, pour vivre ! au sommet d'un rocher
« Un Casino Moderne-Style [2]. »

* * *

Ainsi parla l'aïeul. Honteux, morne, confus,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus,
Je subis jusqu'au bout l'effet de sa colère...
Puis je lui dis: — « Ami, je porte un cœur sincère.
« Je sais quel est mon crime et n'ai, la chose est claire,

1. La syntaxe voudrait « aquatique » ; la rime demande « aquatile ». J'ai cédé à la rime.
2. Et non *Modern-Style*. Ici, nous parlons français.

« Nul espoir désormais d'échapper au trépas ; —
« Aussi, ne vous dérangez pas :
« Les Eaux faisant l'objet de ces tristes débats,
« Je m'en vais me jeter dans ce gouffre... à deux pas ! »



Un Casino Moderne-Style.

SERVICE DE NUIT

SERVICE DE NUIT



La nuit, où tous les chats sont gris,
Par Jéhovah nous fut donnée
Pour qu'au bout de notre journée
Le sommeil calmât nos esprits.
La nuit est faite pour dormir,
Pour dormir, et rêver, et ronfler en cadence
Et préparer nos yeux au jour qui va venir.
... Des amoureux ébats elle est la providence
Et dans l'intimité de son obscur silence
Elle nous apprend à mourir.

La nuit, où tous les chats sont gris,
De l'amour sachant tout le prix,
Un apothicaire à sa femme
Peut, comme tout bon citoyen,
Prouver, par un commun moyen,
La légitime ardeur de son ardente flamme.
— Or, à la sienne, c'était bien,
En brave homme et fervent chrétien,
Ce que voulait prouver, le soir qui nous occupe,
Certain apothicaire, habitant de Paris...

La nuit, où tous les chats sont gris,
Avec grâce elle avait laissé tomber sa jupe

En léger tas
Sur le tapis;
Et, selon qu'au couvent elle l'avait appris,
Ayant ôté ses bas
Elle les avait mis
Couci-couça sur le dos d'une chaise,
Pensant ainsi qu'en cas de danger, à son aise,
Vite elle les aurait repris.

La nuit, où tous les chats sont gris,
Le peton nu dans sa pantoufle,
Laissant sa chemise glisser,
Elle avait retenu son souffle
Juste à point pour vite endosser
Une batiste enrubannée:
Et, lèvre rose, œil attendri,
De blancheur tout emprisonnée,
Tendrement elle avait souri
A son mari.

La nuit, où tous les chats sont gris,
Ainsi faite, elle avait, à petits coups nerveux,
Mis en liberté ses cheveux.
...De son côté, le bon apothicaire
Hâtait, suivant son ordinaire,
Sa mise au lit qu'il enjambait d'un bond.
Et peu d'instants après, un casque rose et blond,
Une frimousse
Aimable et douce
Occupait près de lui le second oreiller.

La nuit, où tous les chats sont gris,
On échange à mi-voix, avant de sommeiller,

SERVICE DE NUIT

Le peton nu dans sa pantoufle
Laissant sa chemise glisser, ...

(Page 118)

Composition originale de AD. LA LYRE.

En leger tas
Sur le tapis ;
Et, selon qu'au couvent elle l'avait appris,
Ayant ôté ses bas
Elle les avait mis
Couci-couça sur le dos d'une chaise,
Pensant ainsi qu'en cas de danger, à son aise,
Vite elle les aurait repris.

La nuit, où tous les chats sont gris,
Le peton nu dans sa pantoufle,
Laissant sa chemise glisser,
Elle avait retenu son souffle
Juste à point pour vite endosser
Une ba[illegible]
Et, lèvre rose, œil attendri,
De blancheur tout emprisonnée,
Tendrement elle avait souri
A son mari.

La nuit, où tous les chats sont gris,
Ainsi faite, elle avait, à petits coups nerveux,
Mis en liberté ses cheveux.
...De son côté, le bon apothicaire
Hâtait, suivant son ordinaire,
Sa mise au lit qu'il enjambait d'un bond.
Et peu d'instants après, un casque rose et blond.
Une frimousse
Aimable et douce
Occupait près de lui le second oreiller.

La nuit, où tous les chats sont gris,
[illegible] de sommeiller,


AD. LA LYRE.

Quelques menus propos. Le Temps emporte l'heure.
Puis un silence ému, puis un baiser surpris:
Do, ré, mi, fa, gamme majeure...
Un soupir, deux soupirs, trois temps. Et c'est l'octave!
Et du registre aigu jusqu'à la note grave
La gamme expire en un decrescendo:
Sol, la, si, do,
Faisons dodo.



La nuit, où tous les chats sont gris,
(Drelin din din!)
Tout à coup la sonnette tinte...
La gamme est achevée et la lampe est éteinte...
(Drelin din din)!
— « Le diable emporte l'importun!
« Je m'endormais en un doux rêve
« Et cet intrus vient qui l'achève,
Murmure-t-elle en rougissant:
« Que son drelin est agaçant! »

La nuit, où tous les chats sont gris,
L'apothicaire ému se penche à la fenêtre:
« — Que voulez-vous? — Monsieur, peut-être
« Ne me reconnaissez-vous pas,
« Vous tout en haut, moi tout en bas?
« De Monsieur le curé je suis l'humble servante..
« — C'est fort bien! mais encore? — Il crie, Il m'épouvante,
« Car Il n'a pas... été, Monsieur, depuis deux jours!
« Il s'est mis à hurler!...
— « Hurler? »
— « Comme toujours! »
« — Hurler! mais c'est très grave: attendez-moi, j'accours! »



Il s'habille. Il descend. Il entr'ouvre sa porte.
    La vieille alors de s'écrier :
    — Tenez, Monsieur, je vous l'apporte,
    IL est là dans mon tablier !
    Oh ! laissez-moi vous supplier
    De soigner mon toutou, ma joie !
    Nuit et jour, Monsieur, je le choie,
        Car mon Médor
        Est un trésor ;
    Tâchez de lui rendre la vie
Et, pour vous, je prierai notre Vierge Marie !
        Votre refus
    Ferait pleurer l'enfant Jésus !
Ah ! Monsieur, soyez bon ! Rendez à sa mémère
    Son camarade de misère ;
    Et vrai, comme je vous le dis,
    Vous irez droit au Paradis ! »

* * *

    La nuit, où tous les chats sont gris,
Est une heure propice à la philosophie.
    « — Ne pleurez plus, je vous en prie,
    Dit notre ami ; je vais tâcher
        « De dénicher
« Quelque calmant pour votre gent canine. » —
    Avec douceur, il examine,
    Palpe et caresse le toutou,
    Puis lui fait don… Mais après tout.
    Moi, je m'en moque, et vous « itou » !

La nuit, où tous les chats sont gris,
Le voici revenu dans la chambrette close.
A sa femme il conte la chose :
On rit ; on rit encore et, pour se consoler,
On recommence à roucouler ;
Mais, cette fois, c'est en mineur... On bémolise...
Sur un accord parfait, le *mi* s'immobilise
Tandis que vers les cieux fuse une vocalise !
. . . .
Et c'est ainsi, je termine en deux mots,
Que naquirent mes deux jumeaux !



* * *

ENVOI



France ! Pour ta gloire immortelle,
Si tu veux mes fils, les voici :
Je les remets sous ta tutelle !
— Et, pour une juste querelle,
S'il faut lutter pour toi, malgré mes cheveux gris,
Près d'eux tu me verras aussi.
Car la mort me semblera belle
Si ta victoire est à ce prix,
Et si je la reçois, sous la voûte éternelle,
La nuit où tous les chats sont gris !



PHARMACIENNE

PHARMACIENNE

Conte moderne.

Ne troublons point du ciel les justes règlements
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.

(Molière. — *Les Femmes savantes.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

Triste comme un couloir du Métropolitain,
Vu, — vers trois heures du matin, —
Par quelque noctambule errant à l'aventure ; —
— Blanc comme un pic neigeux dressant son ossature ; —
Sec comme un fait — et long comme un soupir d'amant
Qui ment, —
— Un tel, maistre potard, hirsute, morne, étique,
Va, vient, tourne et retourne au fond de sa boutique,
Attendant en vain la pratique.

*
* *

En face, — et tout brillant d'un éclatant vernis, —
Dressant vers les cieux infinis
Ses glaces, sa dorure et son riche étalage,
L'habile concurrent, — en un vaste assemblage
De douches, de clysos, de... *pompeux* injecteurs,
Fait, avec des airs prometteurs
Et tentateurs,
Son industrieux racolage.

Ici, point de tristesse et point de désespoir :
Alerte, court vêtue et, du matin au soir,
Sur une bouche aimable ayant même sourire,
Madame, (eh ! oui, Madame ! Il faut donc tout vous dire !)



S'avance affable et douce au-devant de vos vœux,
Un ruban rose en ses cheveux.

*
* *

Les passants, en passant, lorgnant les deux maisons,
Ont fait, en papotant, mille comparaisons ;

Si bien que, traversant la rue,
Bientôt la clientèle entière est accourue
Chez le potard enjuponné,
Laissant le pauvre Un Tel gémir, infortuné,
Emprisonné
Dans son repaire empoisonné.

II

J'aurais longtemps peut-être ignoré l'existence
De l'un et l'autre concurrent,
Si quelque sotte circonstance
Ne m'en avait donné le besoin déchirant :
[Vénus a quelquefois de brutales manières
De nous inculquer ses leçons,
Et ses façons
Sont étrangement cavalières...]

Un jour donc, je suivis la foule :
Un soldat demandait, pour soigner une ampoule,
Quelques sous de cérat. Regrettant, larme à l'œil,
De ne pouvoir, à temps cette fois, faire accueil

A nos bons voisins d'Outre-Manche[1],
Mimi Pinson, d'une voix blanche,
Sollicitait l'achat d'un suc mystérieux...
La dame du logis, d'un geste gracieux,

1. La voilà bien, l'entente cordiale !

Lui donna sur-le-champ un liquide noirâtre
Qu'elle affirma, moderne Cléopâtre,
Être le résultat de ses propres essais :
— « Je ne compte aucun insuccès, » —
Ajouta-t-elle ensuite en rendant la monnaie.
— « Il faudrait vraiment que je n'aie
« Aucun vrai sentiment de la juste équité
« Pour oser soupçonner tant de sincérité, »
Pensai-je en attendant mon tour d'être entendu.

Enfin, ce fut à moi ! J'avançai, confondu :
— « Je, — dis-je, — je voudrais... (Excusez ma détresse
« Et n'accusez, tout bas, que ma folle maîtresse);
« Madame, je voudrais pour soulager mes maux
Lacrymaux, —
« Je voudrais... (Vous voyez, j'hésite ! C'est fatal.
« Je suis au demeurant un vrai sentimental !)
« Je voudrais, dans un but tout... expérimental,
« Un peu d'Essence de Santal. » —

Elle sourit ! — Amis, qui voulez bien me lire,
Vous ne pouvez savoir ce qu'était ce sourire,
Ce qu'il avait de grâce exquise et de douceur :
C'était une âme sœur trouvant son âme sœur...
Et je suis sur ce point, — quelque peu connaisseur.

Elle sourit ! — Je lui souris... Mon nom, mon âge,
Le désespoir... aigu (!) de mon petit ménage,
Je lui dis tout, — et même davantage ! —
— « Hélas ! pauvre Monsieur ! — soupira-t-elle enfin. —
— « Hélas ! Vous l'avez dit, Madame : Amour défunt,

PHARMACIENNE

(CONTE MODERNE)

Enfin, ce fut à moi! J'avançai, confondu...

(Page 128)

Composition originale de A. BONAMY.

Lui donna sur-le-champ un liquide nouveau
Qu'elle affirma, moderne Cléopâtre,
Être le résultat de ses propres essais :
— « Je ne compte aucun insuccès, » —
Ajouta-t-elle ensuite en rendant la monnaie.
— « Il faudrait vraiment que je n'aie
« Aucun vrai sentiment de la juste équité
« Pour oser soupçonner tant de sincérité »
Pensai-je en attendant mon tour d'être entendu.

Enfin, ce fut à moi ! J'avançai, confondu
— « Je, — dis-je, — je voudrais... (Excusez ma détresse
« Et n'accusez, tout bas, que ma folle maîtresse) :
« Madame, je voudrais pour soulager mes maux
Lacrymaux, —
« Je voudrais... (Vous voyez, j'hésite ! C'est fatal.
« Je suis au demeurant un vrai sentimental !)
« Je voudrais, dans un but tout... expérimental,
« Un peu d'Essence de Santal. » —

Elle sourit ! — Amis, qui voulez bien me lire,
Vous ne pouvez savoir ce qu'était ce sourire,
Ce qu'il avait de grâce exquise et de douceur :
C'était une âme sœur trouvant son âme sœur
Et je suis sur ce point, — quelque peu connaisseur.

Elle sourit ! — Je lui souris... Mon nom, mon âge,
Le désespoir... aigu (1) de mon petit ménage,
Je lui dis tout, — et même davantage ! —
— « Hélas ! pauvre Monsieur ! — soupira-t-elle enfin.
« Hélas ! Vous l'avez dit, Madame : Amour défunt



« Reproches ! Mots cruels ! Discussion ! Rupture ;
« Telle est, sans rien cacher, ma banale aventure ;
« Tel est mon sort stupide autant que douloureux.
« Vous avez devant vous un piteux amoureux !
« Sauvez-le de ce pas !... Et sa reconnaissance... —
— « Il suffit ! — Calmez-vous ; reprenez vos esprits.
« Vos tourments, je les ai compris
« Et je vais sur-le-champ vous donner une essence,
« Pure, infaillible, enfin le dessus du tonneau
« Et telle que jamais n'en obtint Bretonneau[1] ! » —
Ce disant, la praticienne
Pharmacienne
Ouvre un tiroir, un autre, un troisième : « Voici
Qui calmera votre cuisant souci ! » —
. . . .

Elle prend un flacon, le remplit, l'étiquette...
La colle, sous ses doigts, s'étend, blanche et coquette,
Et, comme le papier rebelle fait des plis,
D'un appui de ses doigts jolis
Elle les rectifie et parfait son chef-d'œuvre.
Je regarde, distrait, son habile manœuvre...
Je rêve, en la voyant, qu'un féerique lutin
Vient de prendre en pitié mon malheureux destin
...Et je sens palpiter mon cœur sous ma bretelle !
Je suis ému !! — « Monsieur, c'est cinq francs, me dit-elle. »

Je paie et je la quitte, — heureux, un peu surpris
De la modicité du prix : —

1. Cette réclame n'est pas payée.

Cinq francs pour effacer ma vivante agonie !
Cinq francs ! et son sourire ! et sa grâce infinie !...
. . . .

Et longtemps je la vois, en mes rêves... nerveux,
Passer, écoutant mes aveux,
Un ruban rose en ses cheveux !

. . . .

DEUXIÈME PARTIE

I

Pourtant un mois après, et pour même raison,
Je franchissais le seuil, — mais de l'autre maison.
En deux mots, maistre Un Tel eut saisi mon affaire.
Devant le flacon du confrère,
Il usa d'un terme un peu cru
Et sourit à son tour. Je n'aurais jamais cru
Qu'un cas semblable au mien pût paraître aussi drôle ;
— « Rien n'était plaisant dans mon rôle :
« Est-ce ma faute, à moi, si je n'étais guéri ? —
— Je parus offensé : « Que la Dame ait souri
« Cela semblait logique ; en somme
« Elle était femme et j'étais homme...
« Et l'on sait que, sur... certain point,
« Elles sont farouches, au point
« De se gausser de nous... — Mais lui ! Quelle impudence ! »

II

C'est alors que prenant un accent solennel :
— « Monsieur, fit-il, — en confidence,
Voulez-vous sur ce fait mon avis personnel?

Mon confrère d'en face est puissant. — Il possède,
Cela, je le lui concède,
Des yeux charmants, un nez mutin, des cheveux blonds,
Et des seins ronds...

— Il a, — je devrais dire « Elle a » — toute la grâce,
Diplôme de première classe,
Instruction de bon aloi,
Médaille de je ne sais quoi :

C'est une sorte de savante
A la voix douce et captivante;
— Mais, hélas! sa féminité
En exclut toute autorité.

Elle est parfaite, honnête et sage,
Un cœur pur bat sous son corsage;
— Mais, esclave de sa pudeur,
Tout en elle est gêne et froideur...

Et ce qui, malgré sa science,
Empêche aussi la confiance
C'est qu'il lui manque, encor, Monsieur, l'Expérience! —

L'Expérience, tout est là!
Quand Icare aux cieux s'envola



Et, d'un seul bond,... dégringola,
Le nez en marmelade et l'âme confondue,
Coulant, sculpteur auguste, en sa cire perdue,
Le premier bloc humain qui jamais vit le jour,—
Cette chute n'était qu'un tour
Que lui jouait la balistique;

C'est qu'à sa théorie il manquait la pratique —
Et je dois ajouter ici,
Qu'à ma voisine c'est ce qui manquait aussi. —

III

Mais, assez plaisanté. — Laissons là l'Ironie :
L'Ironie est stérile et méchante et ne vaut
Guère plus que la Calomnie.
Portons donc, s'il vous plaît, notre débat plus haut :

Toute chose, ici-bas, doit en sa juste place
Être et rester : — Qu'un beau garçon soit Lovelace,
C'est son emploi. — Qu'il soit, si tel est son destin,
Avocat, confiseur, soldat ou sacristain;
Que, porté sur la bouche, il se mette dentiste;
Créateur de beauté, qu'il devienne un artiste;
Qu'il produise, qu'il peine; en cent gestes divers
Que son effort puissant emplisse l'univers,
Voilà son lot. —
La prudente nature
A limité l'emploi de chaque créature :

A l'homme, elle donna la force ; et la beauté,
Le charme, la douceur, la grâce, la bonté,
Furent des femmes le partage
Et l'incomparable avantage [1].

---

1. L'Homme a la force et la majesté; les grâces et la beauté sont l'apanage de l'autre sexe (Buffon.)

...Or, mon confrère en jupe, en s'armant du pilon,
A transgressé la loi : — couler le diachylon,
Du brome ou de l'éther fatiguer sa narine ;
Battre l'onguent, tripatouiller l'urine,
Ne sont pas les soucis d'une âme féminine.

Le bon sens est plus juste et n'a d'autre attribut
Que de considérer et la source et le but :

« Pour le potard, les pots ; pour les nids, la ramille ;
« Aux couples amoureux, l'ombre de la charmille ;
« Les vins à la jeunesse ; aux vieux, la camomille
« Et pour la femme, — ô rôle auguste ! — la famille ! »

* * *

En m'entendant ainsi parler,
Vous pensez : Pour se consoler
« Maistre Un Tel » dit des balivernes...
C'est l'homme antique des cavernes ;
C'est un vestige d'autrefois ;
C'est un rejeton de bourgeois ;
Un âne bâté, qui s'entête
A renier, la vieille bête,
La marche lente du progrès !...
Vous pensez tout cela, n'est-ce pas, à peu près ?

Et pourtant ce bourgeois, Monsieur, que l'on batoue,
Mon père en était un. Moi-même, je l'avoue,
Et bien qu'on s'en moque aujourd'hui,
Je voudrais l'être comme lui !

PHARMACIENNE

(CONTE MODERNE)

Et pour la femme, — ô rôle auguste ! — la famille !

(Page 134)

Composition originale de A. BONAMY.

...Or, mon confrère en jupe, en s'armant du pilon,
A transgressé la loi : — couler le diachylon,
Du brome ou de l'éther fatiguer sa narine,
Battre l'onguent, tripatouiller l'urine,
Ne sont pas les soucis d'une âme féminine.

Le bon sens est plus juste et n'a d'autre attribut
Que de considérer et la source et le but.

« Pour le potard, les pots : pour les nids, la ramille,
« Aux couples amoureux, l'ombre de la charmille ;
« Les vins à la jeunesse ; aux vieux, la camomille
« Et pour la femme, — ô rôle auguste ! — la famille ! »

En m'entendant ainsi parler,
Vous pensez : Pour se consoler
« Maistre Un Tel » dit des balivernes
C'est l'homme antique des cavernes ;
C'est un vestige d'autrefois ;
C'est un rejeton de bourgeois ;
Un âne bâté, qui s'entête
A renier, la vieille bête,
La marche lente du progrès !...
Vous pensez tout cela, n'est-ce pas, à peu près ?

Et pourtant ce bourgeois, Monsieur, que l'on bafoue
Mon père en était un. Moi-même, je l'avoue,
Et bien qu'on s'en moque aujourd'hui.
Je voudrais l'être comme lui !





Et je l'endends encor quand, désignant ma mère,
Il disait : « Des deux parts, celle la plus amère
« Fut la sienne ! -- Aime-la, mon fils, c'est ton devoir ! — »
Ah ! je l'aimais alors tant qu'on peut le pouvoir !

Elle était une femme instruite, mais modeste ;
Son solide savoir n'était pas indigeste.....
Je lui dois ma peau d'âne ; et même mon latin :
C'est elle, — l'apprenant avec moi le matin,
Qui me le fit apprendre ; et mon peu de science
Est l'œuvre de sa patience :

Son devoir, nos bonheurs ; — ses brevets, les voilà !
Quel diplôme, entre nous, vaut mieux que celui-là !
Quelle auréole enfin peut-on rêver plus belle
Que celle où notre amour mit sa flamme immortelle ?
. . . .
Mais, j'entends ! Vous direz que les temps sont changés ?

Qu'il faut manger les loups de peur d'être mangés
Par les loups ?... Que la femme est désormais contrainte
D'embrasser à son tour d'une brutale étreinte
La vie et ses périls et d'être homme à son tour ? —

Non ! — C'est que méprisant l'Harmonie et l'Amour,
Nous avons, — aveuglés par un fol égoïsme, —
Eu ce but : « Posséder ! » — Le Rationalisme
Fut un mot sous lequel on tua la Raison :
Tous égaux ! — Et la femme, oubliant la maison,
S'en alla, comme un homme, au dur marteau des portes,
Frapper, chercher sa place ailleurs !...
Les cendres mortes
Garnissent désormais le foyer délaissé :
Devant les nids déserts le bonheur a passé !

Oui, nous avons changé la Vie,
Dominés par l'unique envie
De placer auprès d'elle, autour d'elle, au-dessus,
Ce dieu qui nous a tant déçus,
Ce dieu, dont la puissance effrayante nous grise
Et nous brise !.....
Ce dieu, maître cruel, implacable, outrageant,
« *L'Argent* !!! »

IV

Il se tut.....
Je sortis.....
. . . .

V

... Cela vous est peut-être
Profondément égal, maintenant, de connaître
Ce qu'il advint de moi ?... Si mon cas fut guéri ?...
Si je revis ma belle, ou si mon cœur meurtri,

— Aux lois d'amour toujours docile, —
Fut à nouveau l'élu des Dames de la Ville ?

Sachez tout cependant : je suis pour le moment
J'ose le dire, un très heureux amant.....
Je le suis ! Soyez-le !..... On oublie, en aimant,
Les légales erreurs de son gouvernement ! —
. . . .

Et c'est sur ce souhait que, fort ingénument,
J'achèverai mon conte aussi long qu'inutile[1]...

. . . .



1. Ce dernier vers est sans rime ; il n'est pas sans raison. (*Note des Éditeurs.*)

LES TROIS ARCHES



LES TROIS ARCHES

I

Noé, dit la Genèse en son chapitre Six,
Venait, à cinq cents ans, d'engendrer ses trois fils :
Monsieur Sem, Monsieur Cham et Japhet, dit le Sage,
Quand Dieu lui fit tenir cet effarant message :

— « Navré de voir mes fils, autrefois vertueux,
« Abriter en leur lit l'amour incestueux
« Et dans l'œuvre de chair se vautrer sans vergogne,
« L'un comme un vil pourceau, l'autre comme un ivrogne,

« J'ai décidé : Primo, de limiter leur temps ;
« Ils ne vivront jamais plus loin que cent vingt ans ;
« Secundo : regrettant d'avoir créé leur race,
« J'en veux exterminer jusqu'à la moindre trace.

« J'exterminerai tout : l'homme et les animaux,
« Les puces et les rats, les lapins, les chameaux,

« Et les oiseaux du Ciel qui chantent mes louanges,
« Les rossignols jaseurs et les douces mésanges.

« La terre même enfin, les hameaux, la cité,
« J'exterminerai tout! Seul, par ma volonté,
« Tu resteras vivant; je t'en ai jugé digne!
— « SEIGNEUR, cria NOÉ, sauvez au moins la Vigne! »

Mais l'envoyé de DIEU reprit à haute voix :
— « Aidé de tes trois fils, tu vas, au fond des bois,

« Couper le cèdre altier et mettre à bas les chênes,
« Car mes décisions de sévir sont prochaines.

« Tu construiras une arche en forme de maison,
« A trois étages clos d'une seule cloison.
« Pour éviter l'impôt des portes et fenêtres,
« Une porte au côté, dont les vents seront maîtres;

« Une lucarne en haut, d'où tombera le jour,
« Et, pour rendre plus sain votre nouveau séjour,
« Suivant des nautonniers la prudente coutume,
« Vous l'enduirez, dehors et dedans, de bitume. »

L'Ange ajouta : —« Dès lors, vous embarquerez tous,
« Toi, ta femme et tes fils, qui sont de bons époux,
« Tes brus aux cheveux roux, que le Seigneur estime,
« Et dont il bénira la couche légitime.

« Puis vous prendrez, parmi tous les animaux purs,
« Sept mâles vigoureux aux reins souples et sûrs,
« A qui vous donnerez sept fécondes femelles;
« Puis sept oiseaux et sept oiselles.

« Des animaux impurs, vous en retiendrez deux,
« Deux serpents, deux hiboux et deux vautours hideux,
« Et quand ils seront tous emprisonnés dans l'arche,
« Je crierai, de ma voix divine : En avant, ARCHE ! » —

Noé courba le front et dit : — « C'est entendu ! »
Et quand l'Arche fut pleine et que l'ordre attendu
Eut été proclamé par le Suprême Juge,
La Terre disparut sous les flots du Déluge.

Pendant quarante jours, pendant quarante nuits,
Sous l'éclat répété d'épouvantables bruits,

Les fleuves et les mers et les ondes célestes
Emplirent l'Univers de leurs torrents funestes.

Pendant ce temps Noé gouvernait son esquif
Et priait... Mais soudain son front devint pensif



Car, ayant dénombré ses multiples recrues,
Il vit en supplément un bataillon de grues!..
. . . .

II

Or, ainsi que chacun le sait,
Tandis que ceci se passait
Au pays merveilleux des légendes bibliques,
Zeus agissait de même aux rives helléniques
Contre les Grecs, ses fils, qui l'avaient irrité.

Il répandit, de son côté,
L'Outre énorme où dormaient les Ondes :
L'Hellade disparut sous leurs vagues profondes
Et le morne horizon s'éteignit dans la nuit.

Mais Prométhée, à qui l'on doit le court-circuit,
De l'ouragan céleste ayant pris l'étincelle,
Éclaira l'ombre universelle
D'un rayon lumineux qui rétablit le jour
Et fit s'envoler le vautour
Qui, de son rostre aigu, lui dévorait le foie.

Ce que voyant, ravi, le cœur rempli de joie,
Zeus dit : « J'épargnerai ta génération.
« Voici ton fils Deucalion,
« Il est vivant ! — Pyrrha, sa compagne fidèle,
« Est vivante ! Et je veux qu'il soit sauf avec elle.
« Je t'ai puni quand tu ravis le feu du Ciel,
« Mais je veux oublier ce péché véniel,
« Car j'ai compris ton geste auguste, poétique
« Et pratique :

« En unissant le positif au négatif
« Tu fis de l'éclair fugitif
« Un créateur puissant de vie et de lumière.
« La ville, le palais, la route, la chaumière
« Brilleront de tes feux quand le jour aura fui :
« Tu fus grand entre tous, toi qui vainquis la nuit ! »

*
* *

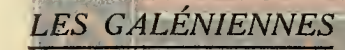
Or, tandis qu'il parlait, un éclair dans la nue
Resplendit de nouveau. Puis tout se tut. Alors
Sur les flots en courroux, naviguant sans efforts,
Apparut un vaisseau, construit par Prométhée.
Deucalion, son fils, la face souffletée
Par les vents, s'y tenait, fixant l'ombre, et Pyrrha
Pâle, le regardait. — Le Ciel se déchira

Brusquement... Un point noir se dressa dans l'espace...
Un choc les fit trembler. La cime du Parnasse
Etait là sous leurs yeux, et Thémis au sommet.
Elle les accueillit et leur dit le secret
De la Rédemption de la race future :

Sur son ordre chacun saisit, dans l'ossature
Du mont majestueux, des pierres, des cailloux.
Pyrrha les arrachait, rampant sur les genoux;
Deucalion, plus fort, les prenait par brassées.

De ces pierres, par eux promptement amassées,
Chacun en saisit une et, d'un geste assuré,
Sous le firmament azuré,
La lança d'un coup sec par-dessus son épaule.
. . . .

Ils jetèrent ainsi, longtemps, à tour de rôle,
Tout le tas derrière eux. Et quand Deucalion
Se retourna, ce fut toute une légion
D'Hommes, le front encor souillé par la poussière,
Qui se leva d'un bond acclamant la lumière !



LES TROIS ARCHES

De ces pierres, par eux promptement amassées,
Chacun en saisit une et, d'un geste assuré,
Sous le firmament azuré,
La lança d'un coup sec par-dessus son épaule.

(Page 146)

Composition originale de Léon Lebègue.

* * *

Or, tandis qu'il parlait, un éclair dans la nue
Resplendit de nouveau. Puis tout se tut. Alors
Sur les flots en courroux, naviguant sans effort,
Apparut un vaisseau, construit par Prométhée.
Deucalion, son fils, la face souffletée
Par les vents, s'y tenait, fixant l'ombre, et Pyrrha
Pâle, le[illegible]e d[illegible]a

Brusquement... Un point noir se dressa dans l'espace
Un choc les fit trembler. La cime du Parnasse
Etait là sous leurs yeux, et Thémis au sommet
Elle les accueillit et leur dit le secret
De la Rédemption de la race future.

Sur son ordre chacun saisit, dans l'ossature
D[illegible]
Pyrrha les arrachait, rampant sur les genoux;
Deucalion, plus fort, les prenait par brassées.

De ces pierres, par eux promptement amassées,
Chacun en saisit une et, d'un geste assuré,
Sous le firmament azuré,
La lança d'un coup sec par-dessus son épaule.
. . . .

Ils jetèrent ainsi, longtemps, à tour de rôle
Tout le tas derrière eux. Et quand Deucalion
Se retourna, ce fut toute une légion
D'Hommes, le front encor souillé par la poussière,
Qui se leva d'un bond acclamant la lumière


L·LEBÈGVE INV.



Des pierres de Pyrrha sortaient en même temps
Des femmes aux seins palpitants.

Les eaux se retiraient. Sous les célestes voiles
Le ciel se constellait d'innombrables étoiles;
Des hosannas joyeux succédaient aux sanglots
Et la Lune apparut, vivante, sur les flots.

. . . .

D'un pôle à l'autre, l'harmonie
Se trouva bientôt rétablie.
Un arc immense et merveilleux
Tendit son prisme dans les cieux,
Et la Terre émergeant de l'Onde
Reprit sa course par le Monde.



III

A ce moment, Noé débarquait sa maison.
Mais voici que soudain parut à l'horizon
Une troisième nef, habilement conduite,
Et qui vint, voile au vent, se ranger à sa suite.

De ses flancs s'élevait une clameur joyeuse ;
Son approche mystérieuse
Faisait écarquiller les yeux de Jéhovah.

Zeus dans l'Olympe se sauva
Et courut annoncer cette étrange nouvelle
Au vieil Argus, son argousin fidèle.



Celui-ci, survenant, surprit le nautonnier
Tenant ce discours singulier :

— Jéhovah ! toi qui fis mes traits à ton image
Laisse-moi tout d'abord te présenter l'hommage
De mon humble respect et de mon cœur mortel :
Voici l'encens sacré, ravi pour ton autel.

— Appelle ici, Noé, tes sept fils et tes filles !
Pyrrha, Deucalion, rassemblez vos familles !
Argus va-t'en chercher tes dieux au fond des bois
Et tous formez le cercle, attentifs à ma voix :

— Contre les maux qui vont sévir sur cette terre,
Humains, je vous apporte un secours salutaire ;
J'apporte le remède avec la guérison !

LES TROIS ARCHES

Et la lune apparut, vivante, sur les flots !

(Page 147)

Composition originale de AD. LA LYRE.

III

A ce moment, Noé débarquait sa maison.
Mais voici que soudain parut à l'horizon
Une troisième nef, habilement conduite,
Et qui vint, voile au vent, se ranger à sa suite.

De ses flancs s'élevait une clameur joyeuse,
[illegible]
Faisait écarquiller les yeux de Jéhovah.

Zeus dans l'Olympe se sauva
Et courut annoncer cette étrange nouvelle
Au vieil Argus, son argousin fidèle.

Celui-ci, survenant, surprit le nautonnier
Tenant ce discours singulier :

— Jéhovah ! toi qui fis mes traits à ton image,
Laisse-moi tout d'abord te présenter l'hommage
De mon humble respect et de mon cœur mortel :
Voici l'encens sacré, ravi pour ton autel.



— Appelle ici, Noé, tes sept fils et tes filles !
Pyrrha, Deucalion, rassemblez vos familles !
Argus va-t'en chercher tes dieux au fond des bois
Et tous formez le cercle, attentifs à ma voix :

— Contre les maux qui vont sévir sur cette terre,
Humains, je vous apporte un secours salutaire,
[illegible] guérison !


AD. LALYRE.

Potardus est mon nom. Toute la cargaison
Qui grouille et remplit cette cale,
C'est la Matière Médicale !

Ce coffre immense est mon herbier ;
Voici ma ruche et ses abeilles,
Admirez mon vaste droguier,
Et contemplez-en les merveilles.

Vos lèvres goûteront ce miel,
Vos yeux guériront par ce baume !
Ce bœuf vous apporte son fiel
Et cet oranger, son arome.

Mes poules vous pondront des œufs,
Dont vous ferez des laits de poule.
Vénus m'a donné ses cheveux [1],
Le Dieu Mars m'a cédé sa boule [2].

Cet onctueux blanc de baleine,
Deux cachalots déterminés
Me l'ont, retenant leur haleine,
Retiré chacun de leur nez [3].

---

1. *Cheveux de Vénus* (*Nigella damascana*). (Renonculacées.) On les dit quelque peu aphrodisiaques.

2. *Boules de Mars.* Petites masses forméés de tartrate de potasse et de fer uni à des matières extractives et aromatiques empruntées à diverses labiées.

3. Le *Blanc de Baleine* est retiré de l'huile grasse enfermée dans les cavités constituées par une hypertrophie de la narine droite du cachalot. (Pouchet.)

Ce chevrotin, petit et mièvre,
M'a dit, en m'offrant son rectum :
— « Afin de soulager ta fièvre,
« Cueille le musc en mon scrotum. »

— « Aux trop lascives ménagères
« Victimes des assauts subis,
« Je fais cadeau de mes ovaires, »
A dit, en bêlant, la brebis.

De l'escargot, venant sans hâte,
Portant sur son dos sa maison,
J'ai, pour la toux, fait une pâte
D'escargot, comme de raison.

Voici venir les cantharides
Qui te rajeuniront, Noé ;
Pour ta peau, couverte de rides,
Voici le piquant méloé ;

Dame Vénus, déjà nommée,
M'a remis son divin nombril[1] ;
Pour rassurer la Très-Aimée,
Voici les feuilles du persil[2].

---

1. *Cotylet*, *Gobelet* ou *Nombril de Vénus* (*Cotyledon umbilicus*). Prôné en Angleterre comme antiépileptique. C'est un diurétique.

2. L'essence du persil contient l'*apiol*, emménagogue réputé. On le trouve plus particulièrement dans les semences ou dans les fruits.

LES TROIS ARCHES

Mais voici que soudain parut à l'horizon
Une troisième nef...

(Page 148)

Composition originale de AD. LA LYRE.

Le chevrotin, petit et mièvre,
M'a dit, en m'offrant son rectum :
— « Afin de soulager ta fièvre,
« Cueille le musc en mon scrotum. »

— « Aux trop lascives ménagères
« Victimes des assauts subis,
« Je fais cadeau de mes ovaires, »
A dit, en bêlant, la brebis.

De l'escargot, venant sans hâte,
Portant sur son dos sa maison,
J'ai, pour la toux, fait une pâte
D'escargot, comme de raison.

Voici venir les cantharides
Qui te rajeuniront, Noé ;
Pour ta peau, couverte de rides,
Voici le piquant aloé ;

Dame Vénus, déjà nommée,
M'a remis son divin nombril[1] ;
Pour rassurer la Très-Aimée,
Voici les feuilles du persil[2].

---

1. *Cotylet, Gobelet* ou *Nombril de Vénus* (*Cotyledon umbilicus*). Prôné en Angleterre comme antiépileptique. C'est un diurétique.
2. L'essence du persil contient l'*apiol*, emménagogue réputé. On le trouve plus particulièrement dans les semences ou dans les fruits.


AD. LALYRE

A mon appel est accourue
En famille et serrant les rangs,
Son éminence la Morue
Dont l'huile alourdissait les flancs.

Ces Algues grasses et moussues
Renferment l'iode en leurs plis;
Des hermaphrodites sangsues
Voici les suçoirs de grand prix.

Ce brave cochon, l'âme en joie
M'a dit, en plissant ses yeux doux ;
« Mon grand frère, voici ma soie,
« Mes pieds, ma tête et mon saindoux. »

Le poil souillé de larges taches,
Ruminant leur rêve éternel,

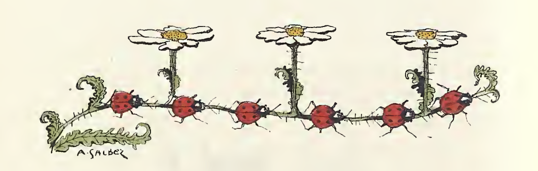


Fermant le cortège, mes vaches
Vous tendent leur pis maternel.

. . . .

Enfin, dit Potardus d'une voix solennelle,
Je n'ai pas oublié le maître de ce lieu
Et voici, pour sa part, la tendre coccinelle :
    Ce sera la bête au bon Dieu ! » —

— Le Maître des humains, le front ceint d'auréoles,
Sourit en entendant prononcer ces paroles
Et, de son verbe grave, à l'éclat sans pareil,
Répondit : " Moi, mon fils, je t'offre le SOLEIL ! "



RIMES DE JEUNESSE

a). — NAISSANCE DE LA MUSE DE MONTMARTRE

b). — PARALLÈLES ET PARADOXES SUR LE RÈGNE ANIMAL : *LES SERINS*

NAISSANCE

DE LA

"MUSE DE MONTMARTRE[1]"

Trouvant le chat blanc salissant
Et le blond trop éblouissant,
Salis, en son auberge illustre,
Fit les honneurs au Noir... ce Rustre! —
Le Noir, emblème des douleurs,
Détrôna les tendres couleurs :
Et les contes bleus des grand'mères
Ainsi que les roses chimères
Durent céder au Noir la place et les honneurs !

*
* *

Salis mort, le chat blanc montra son museau rose ;
Le blond, que l'or revêt comme une apothéose,
Fit voir son blond museau ;... les gros chats à poil roux
Redressèrent leur dos que tordait le courroux,

1. A-propos écrit pour la soirée d'ouverture de cet établissement.

... Et sur le noir défunt, la féline cohorte,
En miaulant, ferma la porte !...
Mais les cierges éteints et ses restes partis,
On vit que le Beau Noir avait fait des petits !
. . . .
Grand émoi sur la Butte ! — A qui devait-on faire
Cadeau de ces enfants sans père ? —
... La loi les délaissait : — dans nos temps d'équité,
Nous avons tous les droits, hormis la liberté
De chercher quelque part notre paternité !...
... Et les petits matous, sans parents, sans défense,
— Pauvres fruits illégaux dont le bourgeois s'offense, —
Si quelque bon passant ne venait les quérir
De tous abandonnés, n'avaient plus qu'à périr.

* * *

C'est alors que tu vins, douce et tendre chimère,
Mère des enfants sans mère,
... Muse ! Auguste maman des Rêveurs aux yeux fous :
— Tu vins, — tendant tes bras aux bercements si doux,
Et tu couvris d'un coup la noiraude nichée
Sous ton aile auguste penchée !...

— Adieu, jours de douleurs ! jours sans fin, jours sans pain !
... Sous ton divin abri, narguant le lendemain,
Lentement, le cœur plein de douce poésie
... — Loin des ciseaux pointus de Dame Anastasie, —
Ils sont devenus grands ! Rien ne peut les abattre
Ils sont forts, résolus ; ils sont prêts à combattre !
Tous ils diront ta gloire et diront ta vertu.
Car les poètes sont un peu comme les anges :

Tu leur donnas la vie : ils chantent tes louanges ;
C'est un prêté pour un rendu !...



PARALLÈLES
ET PARADOXES
SUR LE RÈGNE ANIMAL

LES SERINS

Les Serins, leurs fils et leurs filles
Sont des oiseaux apprivoisés
Vivant, à l'ombre de leurs grilles,
En gens posés, civilisés ; —
Dans leur maison d'un seul étage,
Ils se disputent,... comme nous,
Les faibles criant davantage
Et les plus forts donnant les coups.

Lorsqu'à sa mangeoire il s'attable
Le Serin pense à lui, d'abord ;
Si son frère approche, — irritable,
De son bec il frappe et le mord ; —
Chez nous, au banquet de la Vie,
Farouches sont les appétits
Et les puissants, gonflés d'envie,
Écartent, — du poing ! — les petits.

Les mâles ont un habit jaune,
Poudré d'or, tel Phœbus aux cieux ; —
— Chez nous, de même on badigeonne
En jaune aussi, vos fronts, Messieurs ! —
Le serin, sous son or, rutile ;
Tandis que vous, d'en être ornés,
Vous frémissez !... Rage inutile :
En êtes-vous pas moins bernés ?

Cependant, Serins, mes chers frères,
Combien vous valez mieux que nous,
Vous, dont les deux ailes légères
Cachent des cœurs simples et doux :
Sans souci du Temple ou du Code,
— Sans dot ! — sans calcul outrageant,
Vous vous aimez... sans peur !... ni fraude !
Et vous épousez sans argent !



VERS D'AMOUR

(RETROUVÉS DANS LES PAGES D'UN VIEUX CODEX)

a). — LE PORTRAIT DE MA MIE

b). — IDYLLE FAUNESQUE

c). — TES LÈVRES

d). — INUTILE CONTRAINTE

LE PORTRAIT
DE MA MIE

Frimousse espiègle et mutine
Reflétant sa grâce enfantine ;
Joyau menu, blondin doré,
Précieusement adoré,
    C'est ma mie !

Peau frêle, fraiche et nuancée ;
Joli front où vit la pensée ;
Cheveux soyeux, jouets des vents,
Frisons aux frissons énervants,
    C'est ma mie . .

Nez polisson, nuque adorable,
Bouche troublante et désirable
D'où partent ses rires stridents ;
Perles blanches qui sont ses dents,
    C'est ma mie.

Comme une fleur majestueuse,
Gorge, s'offrant, voluptueuse

Et d'où file, en léger fuseau,
Son coquet gazouillis d'oiseau,
C'est ma mie.

Seins d'albâtre où gît, carminée,
Une fraise, à l'aurore née ;
Seins fermes, droits et provocants,
Cuirasse aux aimables piquants,
C'est ma mie.

De son buste, formant corbeille,
Corset taillé sur une abeille
Et vivant des vives couleurs
De nœuds, pompons, rubans, faveurs ;
C'est ma mie.

Pieds de Vénus enchanteresse ;
Mains qu'on créa pour la caresse ;
Doigts qu'un dieu même cisela,
... Toute cette œuvre exquise — là,
C'est ma mie.

Et, plus beau que sa beauté même,
Délicat et tendre à l'extrême,
Cœur bon, cœur pur, cœur sans pareil,
Pour l'amour toujours en éveil,
C'est ma mie !

ENVOI

Poète épris de poésie,
Pieusement je m'extasie,
Plein de respect et de fierté,
A genoux devant ta beauté,
O ma mie !...

Et jusqu'à Dieu, maître des choses,
Qui prit, pour te former, des roses,
Et qui fit l'éclair de tes yeux
D'un rayon d'or venu des cieux,
J'élève l'âme et je le prie
De me laisser toute la vie
Ma mie!



IDYLLE FAUNESQUE[1]

Le soleil renaissant étend, comme une mante,
Ses rayons lumineux vers l'horizon lointain...
Si tu veux, nous irons, tous les deux, ma charmante,
Par ce beau jour d'été, par ce joli matin,
Chercher dans la forêt, où tu donnas, tremblante,
Pour la première fois ta lèvre à mon désir,
Le coin mystérieux que ton cœur sut choisir.....

Tu mettras, dans ma main, ta main souple et mignonne,
Et, par ce doux chaînon, tous les deux réunis,
(Ecoutant si, vraiment, il ne passe personne?...)
.... Sous le babil moqueur qui s'échappe des nids,
Nos baisers, sous lesquels tout notre être frissonne,
Voleront éperdus et tendres tour à tour.....
Tandis qu'autour de nous tout chantera l'Amour!...

Je te dirai tout bas, penché vers ton oreille,
Des mots qui te mettront le cœur en désarroi;
La rougeur de ton front, à la rose pareille,
Sera l'aveu muet de ton troublant émoi,

---

1. Poème mis en musique par le compositeur F. Chassaigne.

. . . Et j'irai, radieux, sur ta bouche vermeille,
Cueillir tous les bonheurs que l'on rêve, à la fois!...
. . . .

...Et les Faunes, de nous, riront au fond des bois!...



TES LÈVRES [1]

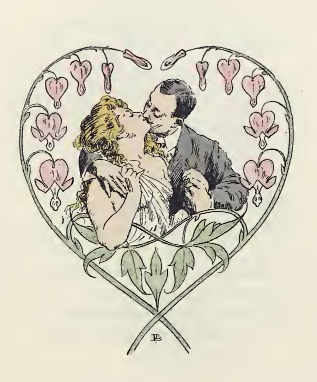
Lorsque, dans un frémissement,
Je pris, un soir, avidement,
Tes lèvres,
Je crus, troublant ravissement,
Que ton âme à mon cœur d'amant
S'unissait toute en ce moment ....
Et j'adorai divinement
Tes lèvres ....

D'un amour brûlant possédé,
Toujours ainsi j'aurais gardé
Tes lèvres ;
Mais quand je t'ai redemandé
Le baiser jadis accordé,
Le cœur d'angoisse débordé,
J'ai vu qu'elles m'avaient boudé,
Tes lèvres ....

Pour ce baiser que j'ai perdu,
Farouchement j'aurais mordu
Tes lèvres,

1. Poème mis en musique par le compositeur F. Chassaigne.

Si mon cœur, d'amour éperdu,
Honteux de se voir confondu,
Meurtri, brisé, saignant, tordu,
N'avait pas si bien défendu
Tes lèvres!!..



L'INUTILE CONTRAINTE [1]

Je ne vous dirai plus jamais que je vous aime,
Mais ma lèvre à mon cœur le redira tout bas ;
Je ne vous dirai plus jamais que je vous aime
Et si je souffre un peu...., vous ne le saurez pas.

Je ne Te dirai plus jamais que je t'adore
Puisque je ne saurais vivre sans t'adorer ;
Je ne Te dirai plus jamais que je t'adore
Et tu serais perfide en semblant l'ignorer... .

Mes yeux te parleront, si ma bouche est muette !
Tu pourras lire, en eux, mon intime douleur;
Mes yeux te la diront, si ma bouche est muette
Et peut-être les tiens diront aussi la leur.

Nous nous aimerons tant, dans ce double silence,
Que notre rêve exquis, loin de s'évanouir,
Grandira, chaque jour, dans ce double silence,
Comme une fleur d'amour lente à s'épanouir.
. . . .

---

1. Poème mis en musique par le compositeur F. Chassaigne.

Je ne vous dirai plus jamais que je vous aime,
Mais ma lèvre à mon cœur le redira tout bas.....
Je ne vous dirai plus jamais que je vous aime,
Et si je souffre, au moins, vous ne le saurez pas!

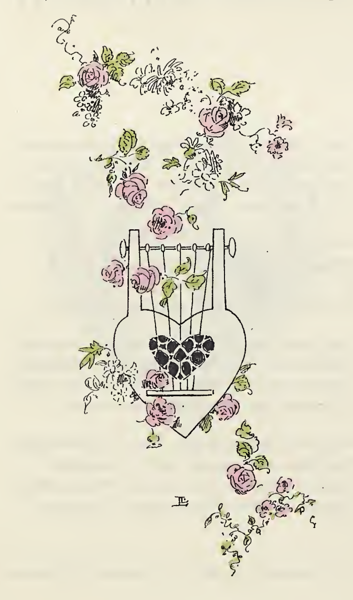




TABLE DES MATIÈRES

RIMES DE JEUNESSE

VERS D'AMOUR



TABLE DES ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

CET OUVRAGE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE PAUL DUPONT
LE PREMIER DÉCEMBRE MDCCCCXIX





L.-G. TORAUDE

Les

Galéniennes

VIGOT

FRÈRES

Éditeurs

23,

R. de l'École-de-Médecine

PARIS (VIe)

